

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

APOLOGÉTIQUE
D'ALEXANDRE VINET

ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

PAR

PROSPER-ÉMILE SERRE

PARIS

IMPRIMERIE MOQUET

11, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 11

1887

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

APOLOGÉTIQUE
D'ALEXANDRE VINET

ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 31 mars, à 4 heures

PAR

PROSPER-ÉMILE SERRE



PARIS

IMPRIMERIE MOQUET

11, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 11

1887

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. STAPFER, Président de la soutenance.
MM. STAPFER,
LICHTEBERGER, } Examineurs.
JUNDT,

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

MEIS ET AMICIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

ET BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE DU SUJET

Les questions apologétiques sont à l'ordre du jour. Montrer que le Christianisme est la seule religion véritable, que seule elle donne satisfaction à tous les besoins de l'homme, que seule elle est capable de sauver l'homme et l'humanité et de les conduire à leur vraie destination, tel est le thème général d'un grand nombre de publications religieuses contemporaines. Ces questions présentent à l'heure actuelle un intérêt spécial ; car jamais le Christianisme n'avait été en butte à de si violentes attaques que dans cette dernière moitié du xix^e siècle. La crise présente ne nécessite pas moins que l'effort combiné de tous les vrais chrétiens pour empêcher la religion du Christ de faire naufrage dans le flot montant de l'athéisme et du matérialisme contemporains. Nous avons voulu contribuer pour notre faible part, et selon nos moyens, à cette grande œuvre ; c'est dans ce but que nous avons entrepris un essai de coordination des idées apologétiques de Vinet.

Afin de nous justifier d'avoir choisi Vinet pour sujet

de nos réflexions, nous devons montrer que tout ce qui a été écrit sur lui est ou insuffisant, ou erroné sur quelque point. Les deux principales études qui ont été consacrées à l'apologétique de Vinet, ont pour auteurs MM. J.-L. Chavannes (*Alexandre Vinet considéré comme apologiste et moraliste chrétien*, Leyde, 1883) et J. Cramer, professeur à l'université de Groningue (*Alexandre Vinet moraliste et apologiste chrétien*, traduction de Th.-A. Secrétan, Lausanne, 1884). En 1868, M. D. Benoît soutenait, devant la Faculté de théologie de Montauban, une thèse ayant pour titre : *A. Vinet considéré comme apologiste*. Nous croyons pouvoir nous borner à parler ici des travaux de MM. Chavannes et Cramer.

Les deux travaux dont nous allons nous occuper parurent à la suite d'un concours ouvert par la société de la Haye pour la défense de la religion chrétienne. Le sujet était formulé ainsi : *Alexandre Vinet considéré comme apologiste et moraliste chrétien*.

Or, chez Vinet, la morale et l'apologétique sont si intimement liées, qu'il est impossible de les considérer à part, sans tomber dans de graves erreurs et dans d'inévitables répétitions. Le sujet était donc formulé de telle façon, qu'il devait nécessairement faire tomber dans un piège ceux qui l'ont traité.

C'est ainsi que MM. Chavannes et Cramer ont été amenés à séparer ce qui ne pouvait l'être, ou tout au moins à placer arbitrairement dans l'apologétique ce qui devrait être mis dans la morale, ou réciproque-

ment. Occupons-nous d'abord de M. Chavannes. D'après lui, la carrière apologétique de Vinet ne comprend que les *Discours* et les *Études sur Pascal*; le reste est de la pure morale (1). Nous ne partageons absolument pas cette manière de voir, et voici nos raisons.

Pour Vinet, le rôle de l'apologétique, bien loin de se borner à n'être que la défense d'une doctrine, comme semble le croire l'ancien pasteur du canton de Vaud, consiste essentiellement à montrer que le fait chrétien répond à tous les besoins de l'homme, et peut seul le conduire à sa destination, qui est la perfection ou la sainteté.

Dans ce cas, l'influence morale du Christianisme doit constituer la partie la plus importante de l'apologétique de Vinet. Or, il n'est pas un seul de ses ouvrages qui n'ait pour but principal de mettre en relief ce qui fait la valeur morale du Christianisme. En ce sens, son œuvre tout entière est une apologie, y compris même ses études littéraires, et à plus forte raison ses études sur les questions ecclésiastiques.

Mais nous avons hâte d'arriver à un défaut plus grave, qui dépare l'œuvre de M. Chavannes, et qui a peut-être entraîné l'erreur dont nous venons de parler. Nous ne ferons qu'indiquer ici ce défaut, car nous aurons à y revenir dans la suite. Il y a eu développement

(1) Page 67.

chez Vinet; tout ceux qui se sont occupés de lui en conviennent. Mais en quoi a consisté ce développement, voilà où les opinions diffèrent. Pour M. Chavannes, comme pour M. Cramer, ce développement a été purement religieux, et non pas théologique. En tout cas, d'après eux, ce développement n'aurait rien changé à la base fondamentale de la dogmatique de Vinet; il serait toujours resté fidèle à la dogmatique qui était alors formulée dans le catéchisme des églises du canton de Vaud.

! Pour nous, ce développement s'est opéré plutôt dans les vues dogmatiques que dans la vie religieuse; cela ressort clairement de l'étude comparative que nous avons faite des *Discours* et des ouvrages postérieurs de l'écrivain vaudois. Dans le recueil de lettres qui a été publié par MM. C. Secrétan et E. Rambert, nous trouvons la mention fréquente, surtout entre les années 1835 et 1840, de « doutes insolents » qui venaient assiéger Vinet. Enfin Vinet déclare maintes fois que, depuis la publication de ses *Discours*, ses vues se sont modifiées sur plusieurs points importants. On le voit, le développement de Vinet a surtout porté sur la théologie. Nous en donnerons plus tard des preuves plus concluantes encore.

Il est résulté de ce développement, non pas que Vinet a laissé de côté l'apologétique pour se livrer à la morale, mais, au contraire, qu'il a pris la base de son apologétique dans la morale, abandonnant le rationa-

lisme orthodoxe qui caractérise ses *Discours*, pour devenir l'un des plus illustres représentants de l'apologétique éthique.

Voilà ce que M. Chavaunes n'a pas suffisamment compris ; d'où il est résulté qu'il a été fortement induit en erreur dans son étude sur l'apologétique de Vinet. Pour montrer quels sont les moyens apologétiques de Vinet, il prend l'un des *Discours*, celui qui a pour titre : *les Religions de l'homme et la Religion de Dieu*. Il déploie, dans l'étude qu'il fait de ce discours, les talents d'un critique consommé, et les vues aussi larges qu'élevées d'un théologien vraiment libéral. Mais, étant donné le développement dont nous avons parlé, on comprend combien ce choix est arbitraire, et surtout combien il est loin d'exprimer la pensée de Vinet. Avec ce parti-pris de ne vouloir attacher son examen qu'aux discours, et même qu'à l'un des discours, M. Chavaunes était amené à méconnaître la haute valeur apologétique d'une foule d'écrits postérieurs. C'est ainsi qu'il traite avec passablement de mépris l'étude qui a pour titre : *le Regard* ; il dit que ce discours, bien loin de s'adresser à la conscience, ne parle qu'à l'imagination (1).

Pour moi, je pense absolument le contraire, et j'estime que ce discours est tout ce qu'il y a de plus beau et de plus vrai dans les écrits de Vinet, au point de vue apologétique.

(1) Page 82.

Enfin, la lecture du travail de M. Chavannes laisse dans l'esprit beaucoup de vague et d'incertitude sur les vues apologétiques de Vinet; et cela, parce que ce travail manque de netteté dans le plan, et de liaison dans l'exposition et la critique des idées.

Si nous lisons maintenant l'œuvre de M. Cramer, nous y trouvons la même séparation arbitraire entre la morale et l'apologétique. Mais M. Cramer semble avoir senti que le sujet était mal formulé, car on voit qu'il est fort embarrassé dans la division de son travail.

Contrairement au plan adopté par M. Chavannes, M. Cramer commence par la morale de Vinet. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la table des matières, pour voir que toute cette première partie est consacrée à montrer l'influence morale du Christianisme. Nature et destination de l'homme, péché et réconciliation, renouvellement du cœur par la foi, individualité, unité harmonieuse de la vie chrétienne, telle est la matière de cette première partie, qui n'est pas autre chose qu'une philosophie du Christianisme, ou, en d'autres termes, une apologétique.

Et M. Cramer le sent bien; car, voici ce qu'il dit quand il aborde l'apologétique proprement dite de Vinet :

« Une religion qui n'est pas une morale a encore moins de valeur qu'une morale qui n'est pas une religion. Voilà pourquoi la valeur du Christianisme est exceptionnellement grande. Dans le Christianisme ,

tout est morale, depuis le commencement à la fin. Et quelle morale ! Qu'elle est sublime et simple à la fois ! Comme elle répond parfaitement à l'essence de notre nature morale ! » Et, en note, il ajoute : « Ici devrait venir se placer ce que nous avons dit dans la première partie, si nous n'avions pas consacré à Vinet, comme moraliste, une étude spéciale (1). » Comment dire plus explicitement que, chez Vinet, on ne peut pas séparer la morale de l'apologétique ? M. Cramer a eu le mérite de sentir cela, mais il a eu le tort de n'en pas tenir assez de compte dans le plan de son travail.

M. Cramer accentue encore beaucoup plus que M. Chavannes l'unité et l'harmonie des ouvrages de Vinet (2). Il croit avoir le droit de consulter tantôt l'un, tantôt l'autre de ses écrits, sans tenir compte de la date de leur composition. A cela, nous objectons le développement théologique dont nous avons parlé.

Il y aurait encore bien des points de détail à relever, sur lesquels je ne puis partager l'opinion de MM. Chavannes et Cramer. Mais je crois en avoir dit assez pour me justifier d'avoir choisi un sujet que d'autres ont déjà traité avant moi, et, sans contredit, avec plus de compétence.

Il me reste à dire comment j'ai pensé pouvoir éviter de tomber dans les défauts que j'ai signalés chez les

(1) J. Cramer, p. 190.

(2) *Ibidem*, p. 36.

lauréats du concours de la Haye, et comment je me suis efforcé de combler leurs lacunes.

En premier lieu, il m'a paru nécessaire de consacrer une première partie à l'étude du développement de Vinet, pour arriver à déterminer aussi exactement que possible la tendance générale de ses derniers écrits. Cette étude nous fournira le moyen de faire la distinction nécessaire entre les *Discours* et les écrits postérieurs. Nous montrerons les différences, et, en même temps, nous ferons aux *Discours* la place qui leur convient, nous efforçant de mettre en relief les vues de Vinet à cette époque de son histoire intellectuelle. Nous pourrons alors essayer de présenter d'une façon systématique l'apologétique de l'éminent écrivain vaudois.

Notre seconde partie sera donc un essai de systématisation de l'apologétique de Vinet.

La première partie nous mettra à même d'éviter le défaut dans lequel sont tombés MM. Cramer et Chavannes, qui n'ont pas tenu assez de compte du développement de Vinet. La seconde nous permettra de montrer combien étroitement se lie la morale et l'apologétique de l'écrivain vaudois, et nous préservera ainsi d'une distinction aussi arbitraire que fâcheuse.

Entreprendre de traiter un sujet aussi vaste et aussi important, est sans doute de notre part une grande témérité. Nous avons conscience de toute la difficulté de la tâche que nous nous sommes imposée, et ce n'est pas sans une crainte bien légitimée, que nous nous met-

tons à l'œuvre. Nous aurons, en effet, à toucher aux questions dogmatiques les plus ardues et les plus délicates. Donner sur elles notre appréciation personnelle, pourra paraître de la présomption de notre part ; nous le ferons cependant sans hésiter, comptant sur l'indulgence que réclament la faiblesse de nos moyens et l'insuffisance de nos connaissances.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE UNIQUE

HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT THÉOLOGIQUE ET RELIGIEUX DE VINET

Il y a eu chez Vinet, avons-nous dit, un mouvement continu de la pensée, un développement graduel des idées théologiques. Dans une étude comme la nôtre, il est de toute nécessité de suivre ce développement dans ses diverses phases, si nous voulons exposer avec quelque exactitude l'apologie que l'éminent écrivain du canton de Vaud a voulu faire de la religion chrétienne.

Ce développement ne s'est pas effectué, comme on pourrait le croire, d'une manière parfaitement suivie et régulière. Il y a eu chez Vinet des moments d'arrêt, et même des reculs. Cela se constate avec une facilité relative, quand on suit les attitudes diverses qu'il a prises vis-à-vis du Réveil.

Les *Lettres* (1), qui ont été publiées récemment, sont d'un précieux secours dans ce travail; mais, malheureusement, sur un millier, les éditeurs n'en ont donné au public que deux cents environ. Or, comme on l'a dit souvent, la pensée complète de Vinet ne se trouvera que dans sa correspondance; elle seule nous le rendra tel qu'il était.

Mais contentons-nous de ce que nous avons, et tâchons d'en tirer le meilleur parti possible. Nous avons d'ailleurs, pour nous guider dans notre travail, la biographie de M. Rambert, et l'article de M. Astié dans l'*Encyclopédie* de M. Lichtenberger. Quand nous nous serons fait une idée aussi exacte que possible des diverses phases par lesquelles a passé Vinet, et lorsque nous aurons fixé le point de vue auquel il s'est arrêté, nous serons bien mieux à même d'essayer une exposition systématique et détaillée de ses vues apologétiques. Tout en prenant pour base et pour division de cette étude l'attitude de Vinet en face du Réveil, nous nous efforcerons de tenir compte de toutes les influences étrangères à ce mouvement.

Cela dit, nous diviserons l'histoire de la vie intellectuelle et religieuse de Vinet en trois périodes. Dans la première, il est hostile au Réveil; dans la seconde, il est fasciné par lui; dans la troisième, il l'a-

(1) *Lettres d'Alexandre Vinet et de quelques-uns de ses correspondants*, publiées par C. Secrétan et E. Rambert; Lausanne, 1881.

bandonne pour jeter les bases d'une conception nouvelle du Christianisme.

La vie d'étudiant de Vinet fut caractérisée par une sève littéraire surabondante, et par une franche, mais innocente gaité. Vinet semblait, en effet, porté vers la littérature bien plus que vers la théologie; et s'il entreprit la carrière ecclésiastique, ce ne fut que pour déférer aux vœux de son père (1). Sur la recommandation de M. Monnard, professeur de littérature à Lausanne, le conseil d'éducation de la ville de Bâle offrit à Vinet la place de professeur de langue et de littérature françaises au Gymnase de cette ville. Sans avoir l'intention de renoncer aux études théologiques, Vinet accepta la place qui lui était offerte. En 1819, Vinet subit avec succès ses examens de théologie. A Bâle, ses occupations furent fort nombreuses. Elles augmentèrent encore en 1822, lorsqu'il prit une part active à la lutte religieuse que le Réveil venait de faire naître dans le canton de Vaud. C'est vers la fin de 1822, ou au commencement de 1823, qu'un premier changement s'opère chez Vinet. Voyons quelles avaient été ses idées jusque-là.

Dans cette première période, il se montre tel qu'il sera, ou à peu de chose près, dans les plus belles années de son talent, lorsqu'il deviendra l'initiateur d'une nouvelle théologie. Une lettre du 24 juillet 1818 est

(1) Rambert, t. I, p. 24.

très significative à cet égard. Elle nous montre clairement, qu'à cette époque, la religion de Vinet a pour siège le sentiment, et non pas la connaissance. Spontanément, par un effet de son caractère éminemment moral et religieux, Vinet est arrivé à ce mysticisme sain, qu'il défendra plus tard avec tant de talent et d'éloquence.

Voici cette lettre caractéristique : « Je dois l'avouer, en même temps que je vois avec plaisir mes idées se développer par l'étude, je sens avec chagrin que bien des notions se brouillent et se combattent, et sur beaucoup d'objets, je suis exposé au plus pénible scepticisme. A vrai dire, j'en souffre plus que je ne m'en alarme... Peut-être, tout comme il y a un âge pour le tumulte naissant des passions, il y a une époque pour le bouillonnement des idées et des doctrines. L'âme a son enfance, tout comme les sens. Après avoir dormi longtemps sur l'oreille tranquille des préjugés et des *opinions faites*, il faut bien qu'on s'éveille et qu'on discute. Est-ce un mal ? Je ne puis le croire. Si cet examen nouveau renverse bien des idoles, il conserve nos anciens hommages à de justes divinités : il nous les fait aimer davantage, il prévient l'indifférence où aurait pu nous entraîner une paresseuse et lâche confiance.

« Peut-être il en est des vérités qui nous ont été imposées comme d'une épouse que nous n'avons pas choisie. S'il en est de sacrées qui puissent courir quel-

que danger dans ce conflit nouveau, *le sentiment les garantit et les conserve*. Je suis bien aise, Monsieur, de pouvoir vous dire qu'il y en a pour moi plusieurs qui n'ont rien à craindre de la discussion, *parce qu'elles se sont réfugiées dans mon cœur*. Telles sont la religion et l'amour de la patrie. Et pourquoi me faudrait-il les appuyer du raisonnement ? Si Dieu les a placées dans mon cœur comme dans un asile vénérable où il veut les défendre contre moi-même, n'y aurait-il pas une grave inconséquence à les attaquer, tout comme à les étayer d'appuis étrangers ? Ne faut-il pas, en beaucoup de cas, *se fier au sentiment comme à la raison ?* »

Il est facile de comprendre qu'avec de pareilles dispositions, Vinet dut éprouver une vive répugnance pour le dogmatisme étroit du Réveil. Aussi, il repousse ces doctrines nouvelles comme un *curieux mélange d'humilité et d'orgueil*. Dans une lettre à son ami Leresche, datée du 30 septembre 1820, il qualifie fort malicieusement de *sottises* tout ce que prêchent les piétistes de Bâle, à savoir que la régénération est une œuvre purement divine ; que les hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ sont tous exclus du salut ; qu'il faut, pour être chrétien, abjurer entièrement la raison, l'intelligence et le bon sens ; que les sciences humaines et l'art de bien dire, doivent être repoussés par tout bon ecclésiastique, etc.

Ce qui impatientait surtout Vinet, chez les piétistes, c'était le mépris qu'ils affichaient pour la raison : « Ce

sont des gens, dit-il, toujours furieux contre la raison, toujours prêchant la foi aveugle, la soumission servile. Je ne veux rien de tout cela dans ma religion : la loi du Christ est une loi de lumière, et les apôtres n'étaient pas piétistes (1). »

Cependant Vinet se sent peu à peu gagné par la vie sincèrement chrétienne et la piété profonde des piétistes. Il va visiter l'Institut des Missions, et voici ce qu'il en dit en 1823 : « Tout est paisible, solennel, simple comme l'Évangile ; c'est un tableau digne de la primitive Église, et les solennités catholiques sont, sans doute, petites auprès de cette magnificence qui vient toute de l'âme (2). ».

Une autre preuve du changement qui s'opérait à cette époque chez Vinet, nous est fournie par la rupture des relations qu'il avait entretenues pendant quelque temps avec de Wette. De Wette avait à peine commencé ses cours, que Vinet était son plus assidu et son plus attentif auditeur. Le 22 mars 1822, dans une lettre à M. Leresche, il fait du célèbre théologien les plus grands éloges ; il dit de lui, qu'après avoir longtemps cherché la vérité, il l'a obtenue progressivement, et s'est arrêté dans une orthodoxie pure et nette.

Vinet ne se contente pas de ces éloges ; il traduit en français un des discours de de Wette. Il se disposait

(1) Lettre à M. Leresche, du 6 mars 1821.

(2) Lettre à M. Leresche, du 19 décembre 1823.

à traduire sa morale, lorsqu'il fut pris tout à coup de scrupules. La traduction fut abandonnée ; la réserve, pour ne pas dire la froideur, entra dans les relations des deux professeurs. C'était en avril 1823, juste au moment où Vinet parlait en termes si élogieux de l'Institut des Missions.

Que s'était-il passé dans l'esprit de notre professeur de littérature ? Son père venait de mourir, et cette mort l'avait plongé dans la plus grande affliction. En outre, une longue maladie, suite d'un coup violent qu'il s'était donné au bas-ventre en juillet 1820, non seulement altérait sa santé, mais menaçait ses jours. Ces deux épreuves successives firent naître chez Vinet un travail intérieur qui, en augmentant sa piété, rendait sa conscience plus timorée et plus craintive. Il n'est pas étonnant que, dans ces dispositions, il se soit rapproché davantage du Réveil. La lettre du 19 décembre 1823, à M. Leresche, nous montre bien dans quelle situation est alors Vinet vis-à-vis de ce mouvement :

« Depuis un certain temps, et encore depuis ma maladie, je suis devenu plus sérieux, ce que j'estime un grand bien et une disposition bienveillante de la Providence. Mais dans cette disposition, cherchant la vérité qui est selon la piété, conduit naturellement à l'examiner dans ceux qui paraissent pénétrés de zèle pour elle, je me trouve bientôt dans une situation d'âme assez pénible. Je vois une ferveur, une sensibi-

lité qui me charment, une religion en action, en application qui me gagne; mais un regard porté plus avant me fait apercevoir de singulières illusions, une tendance systématique et exclusive, et souvent une logique très défectueuse. Je ne sais où m'arrêter... » Vinet nous le dit lui-même, cherchant une religion selon la piété, il s'adresse au Réveil; là il trouve la piété qu'il lui faut; mais il y trouve aussi ce qu'il ne peut accepter encore, à savoir l'exclusivisme, la raideur dogmatique, une conception du Christianisme que la raison ne peut admettre. Il est donc dans une indécision cruelle, vivant au milieu de perpétuelles oscillations, de mouvements tour à tour en avant et en arrière.

Dans cette situation d'esprit, Vinet devait nécessairement subir fortement l'influence de tout ce qui pouvait l'entraîner plus avant dans la tendance du Réveil. C'est alors qu'il connut M. Stapfer(1), qui appartenait à cette époque à l'école supranaturaliste de Tubingue. Mais le supranaturalisme de Stapfer, contrairement à celui du Réveil, était un supranaturalisme rationnel; au lieu de maudire la raison, il s'en servait pour justifier sa théologie. En outre, M. Stapfer bâtissait son supranaturalisme sur la raison pratique de Kant. Donc, en même temps qu'il plongeait Vinet dans les eaux du piétisme, il lui procurait les moyens dont ils devaient

(1) Né à Berne en 1766, mort à Paris en 1840.

plus tard se servir tous les deux pour s'en dégager.

Ainsi, pour le moment, et sous l'influence du professeur bernois, Vinet considère le supranaturalisme du Réveil comme l'expression adéquate de l'Évangile. Mais, chose remarquable, tout en se servant de la preuve externe qu'il place au premier rang, quoiqu'il ne la développe pas, il ne manque pas d'appeler à son aide le moralisme de Kant, ce qui prouve bien que le Vinet de 1818 n'a pas complètement disparu, que le subjectiviste subsiste sous le disciple ardent de la dogmatique du Réveil.

Les *Discours sur quelques sujets religieux*, publiés en 1831, sont l'expression de la pensée de notre auteur dans cette période de sa vie intellectuelle et religieuse. Ces discours, qui ont un but essentiellement apologétique, sont destinés « à cette classe nombreuse d'hommes cultivés qui, élevés dans le sein du Christianisme, et imbus de préjugés chrétiens, luttent péniblement ou contre leur propre cœur que le sérieux du Christianisme effraye, ou contre cette prévention trop générale que le Christianisme si beau, si consolant, ne saurait se justifier aux yeux de la raison. » Vinet ne veut rien ôter au sérieux de l'Évangile. Il prend le supranaturalisme dans son tragique ensemble, et lui qui ne veut du rationalisme ni à faible ni à forte dose, tombe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans le rationalisme le plus orthodoxe. Comme Vinet a bien raison, quand il déclare qu'il a fait à Lausanne de

déplorables études théologiques ! Il est impossible, en effet, de se faire à tel point illusion à soi-même. Ne faut-il pas, en outre, ignorer absolument l'histoire, pour accepter comme l'expression vraie de l'Évangile « un Dieu en terre, un Dieu homme, un Dieu pauvre, un Dieu crucifié ; la substitution de l'innocent au coupable ; un rachat ; une élection exclusive ? » Vinet a beau déclarer qu'il ne veut pas du corselet de force que M. Malan fait endosser à ses partisans, il est beaucoup plus près qu'il ne se l'imagine de la doctrine ultra-calviniste que prêche le pasteur du Pré-Béni. En effet, pour Vinet, à cette époque, l'Évangile est un code de doctrines donné par Dieu ; le Christianisme, une connaissance, une unité objective réclamant une soumission absolue. Qu'il suffise aux hommes de savoir que cette religion remplie de mystères répond à tous les besoins de leur âme, qu'elle les éclaire, les console et les sauve. Après cela, prétendre soumettre les mystères de cette religion divine au tribunal de la raison, serait une injustice et une prétention déraisonnable (1).

Comme on voit bien que Vinet manque de sens historique ; qu'il confond la religion et la théologie ; qu'il ignore la théologie biblique ; que les conciles et les synodes lui sont absolument inconnus ! Il ne se doute pas que la théologie traditionnelle, celle qu'il a apprise dans son catéchisme, est remplie de mystères, de dog-

(1) Voir *Discours*, 2^e éd., p. 26.

mes qui sont l'œuvre d'intelligences purement humaines guidées par une fausse philosophie.

Aussi Vinet exige-t-il qu'on s'incline devant ces mystères sans chercher à les comprendre : « Chacun des mystères que vous tenteriez d'arracher du système de la religion emporterait avec lui quelque une des vérités qui intéressent directement votre régénération et votre salut. Acceptez donc ces mystères, non comme des vérités qui vous peuvent sauver, mais comme les dépendances nécessaires de l'œuvre miséricordieuse du Seigneur à votre égard (1). » On le voit, Vinet a complètement abdiqué : à cette époque, il accepte la théologie du Réveil avec tout son bagage dogmatique.

Avant de pousser plus loin nos investigations sur le développement théologique de Vinet, il est de toute nécessité que nous cherchions à nous rendre compte de l'influence qu'a exercée le supranaturalisme du Réveil sur l'apologétique des *Discours*. A cette époque, avons-nous dit, le Christianisme est pour Vinet un ensemble de dogmes surnaturellement révélés, par un miracle, à des hommes qui reçoivent en même temps la mission de les faire connaître au monde. La Bible est le dépôt sacré de cette révélation. Or, Vinet se donne la tâche difficile de justifier la Bible, c'est-à-dire de montrer que son origine est bien surnaturellement divine. Mais Vinet ne fait qu'indiquer les moyens

(1) *Discours*, 2^e éd., p. 33.

de l'apologétique externe, les seuls qu'on puisse employer en ce cas. On sent qu'il lui répugne d'établir la réalité des prophéties et des miracles, et de conclure de là à la crédibilité absolue des Ecritures. Avec un talent digne d'une meilleure cause, il prend son point d'appui ailleurs. S'efforçant d'abord d'enlever à l'homme le droit de tout vouloir comprendre, et étouffant ainsi dans leurs germes les « doutes insolents, » il part de la nature morale et religieuse de l'homme pour montrer que la Bible satisfait à tous ses besoins, besoins de lumière, de consolation et de régénération. Il conclut de cette argumentation à la révélation surnaturelle du Christianisme.

Il y a là un paralogisme évident qui dépare tout ce volume des *Discours*, si beau à d'autres égards. Vinet, en effet, confond ici deux questions bien distinctes : la question de la vérité du Christianisme, et la question de la manière dont le Christianisme a été communiqué aux hommes. Or, de ce que le Christianisme répond à tous les besoins religieux et moraux de l'homme, peut-on en conclure qu'il nous a été surnaturellement communiqué? Une pareille conclusion n'est nullement impliquée dans les prémisses.

Nous verrons en temps et lieu que Vinet a donné une réponse à peu près suffisante à la première question, celle de la vérité du Christianisme.

Seulement, cette question à laquelle il a victorieusement répondu plus tard, il n'avait pas encore su la po-

ser comme elle doit l'être. S'il ne développait pas, en effet, l'ancienne apologétique, il en conservait l'objet, savoir la démonstration du Christianisme conçu comme un ensemble de dogmes surnaturellement révélés. Or, cette démonstration ne pouvait se faire que par les anciens procédés, aujourd'hui sans valeur, grâce aux progrès de la critique. Ceux que Vinet employait étaient tout à fait hétérogènes ; la démonstration était donc impossible. Vinet ne comprenait pas encore qu'une rénovation dans l'apologétique, a pour condition indispensable une rénovation dans la manière de concevoir la religion chrétienne.

Vinet paraissait être si bien descendu au niveau du Réveil, que celui-ci le réclamait tout entier pour lui, et se sentait fier de posséder dans son sein un si grand génie. MM. Merle, Diodati, Gaussen et Manuel le comblent à l'envie des plus pompeux éloges. L'église libre naissante de Genève le réclame comme professeur de théologie. Vinet s'étonne d'une offre pareille ; elle lui fait l'effet d'une inconcevable méprise, et il se demande avec anxiété quelle peut bien en être la cause. Il s'empresse de répondre à M. Merle, et voici ce qu'il lui dit : « Je ne puis être connu de vos amis que par mes écrits. Aurais-je été assez malheureux pour y déposer des expressions propres à faire illusion sur le degré de ma connaissance spirituelle et de ma vie religieuse ? Il me semble que je ne devrais pas le craindre, puisqu'un de vos compatriotes, M. Malan, m'écrivait

l'année dernière (avec beaucoup de douceur et d'affection) que mes écrits lui faisaient bien juger que l'esprit d'adoption m'était encore étranger. J'en conclus que mes expressions n'avaient pas eu le défaut d'exagérer, je le crois encore (1). » Et dans la même lettre il ajoute : « Il vous faut surtout des hommes de foi, des chrétiens complets, des serviteurs éprouvés : oh ! Messieurs, cherchez-les ailleurs. Vous ne savez pas que celui que vous appelez à cette sainte guerre est à peine un chrétien commencé ; qu'il y a dans sa foi et surtout dans sa vie de profondes lacunes ; qu'il ne marche pas, qu'il chancelle ; qu'il ne parle pas, qu'il balbutie ; qu'il ne veut pas, mais seulement qu'il *voudrait*. Il lui en coûte de se développer ainsi à vos regards, mais voudriez-vous que dans une œuvre où il faut de la décision, de l'énergie, une ardeur franche, il vous affligeât par sa faiblesse, vous retardât par ses lenteurs, ou que, pour paraître être avec vous, il se prescrivît un langage qu'il peut admirer en vous, qu'il *vous envie*, mais qui serait, *pour à présent*, une expression *exagérée*, et par conséquent infidèle de sa vie intérieure ? Ne versez pas cette eau insipide dans ce vin généreux que vous avez pressé ; cherchez de plus dignes compagnons d'œuvre. » En lisant cette lettre beaucoup trouvèrent, paraît-il, que c'était pousser un peu loin l'ironie. Pour nous, nous sommes convaincu que Vinet nous donne ici en toute sincérité l'état de son esprit.

(1) Lettre du 23 juillet 1831.

Et nous sommes heureux que cette lettre nous fournisse les moyens de corriger tout ce que nos précédentes affirmations pourraient avoir d'exagéré. Cette lettre nous montre, en effet, que si Vinet s'est fait l'apôtre du Réveil, c'est pour ainsi dire à son insu.

Il ne se rendait pas bien compte de quelle théologie il était devenu le champion. L'offre qu'on lui fait de Genève lui ouvre les yeux ; il cherche dès lors à s'étudier lui-même et il découvre qu'il est encore inférieur à ces grands chrétiens qu'il *admire*, qu'il *envie*, mais qu'il n'a pas encore atteints. Malgré tous les efforts qu'il a faits pour être avec eux, il n'y est pas arrivé autant qu'il l'aurait voulu. Et soyons sans crainte sur l'avenir, Vinet saura bien se reconquérir lui-même ; il ne réussira jamais à boire jusqu'au fond la coupe qu'on lui tend.

M. Schérer, qui a connu et surtout bien étudié Vinet, signale déjà une modification sensible dès la seconde édition des *Discours*, en 1832. La troisième édition (1836) « porte quelques traces du mécontentement que semble avoir laissé à Vinet la méthode qu'il avait suivie (1). » Voici d'ailleurs quelques citations : « Vous auriez épuisé les forces de votre raison et les ressources de votre science à établir l'authenticité des Écritures ; vous auriez à merveille expliqué les contradictions apparentes de nos saints livres ; vous auriez saisi

(1) Ed. Schérer, *Notice*, p. 87.

l'enchaînement des vérités capitales de l'Évangile ; vous auriez fait tout cela que, si vous n'aimiez pas, l'Évangile ne serait encore qu'une lettre morte et un livre fermé ; ses révélations ne seraient devant vous que comme des abstractions et de simples idées , son système que comme une spéculation unique dans son genre ; que sais-je ? ce que l'Évangile renferme de plus attrayant, de plus précieux et de plus doux, ne vous paraîtrait qu'une conception arbitraire , un dogme étrange, une épreuve laborieuse de votre foi et rien davantage (1). » Et ailleurs : « Hélas ! avec une conviction solidement fondée, avec l'*orthodoxie* la plus complète, combien ne voit-on pas de personnes étrangères à la vraie foi ! combien de croyants incrédules ! combien de personnes qui n'ont pas, un seul jour de leur vie, douté de la vérité des Écritures, qui les lisent assidûment, qui les savent par cœur, et qui, malgré tout cela, ne croient point encore ! Ah ! mes frères, c'est que la foi est autre chose qu'un produit de l'intelligence ; c'est que la foi est amour. La science peut nous donner des convictions, l'amour seul nous donne la vie (2). »

En voilà plus qu'il n'en faut pour établir qu'à côté de froides conceptions dogmatiques, on trouve déjà chez Vinet cette mystique chrétienne pleine de vie et

(1) *Discours*, 2^e éd., p. 44.

(2) *Ibidem*, p. 49.

de force qui caractérise ses derniers ouvrages. Quand on l'entend prononcer des paroles comme celles que nous venons de citer, on voit qu'il commence à sentir la faiblesse de la cause qu'il soutient, et qu'il veut apporter des correctifs à sa thèse. Il n'aurait qu'à faire un pas pour sortir du Réveil; mais ce pas libérateur il hésite à le faire; il se débat, il continue à marcher de contradictions en contradictions, s'humiliant, se lamentant de ne pouvoir devenir un parfait piétiste. Enfin, vers 1837, au moment où il se disposait à quitter Bâle, ses yeux se rouvrent définitivement à la lumière, et il répudie formellement une tendance dont il avait été pendant quelques années le plus fervent champion, mais qu'il sent maintenant ne pouvoir être la sienne.

Après dix années de continuelles obsessions, les amis de Vinet avaient fini par lui faire accepter, en 1837, la chaire de théologie pratique à l'académie de Lausanne.

Dans le discours d'installation qu'il prononça, le 1^{er} novembre de la même année, il fait au Réveil de sérieuses critiques, la plupart exprimées sous forme de vœux. Les disciples de Jésus doivent être hommes, parfaitement hommes, comme le fut Jésus lui-même, c'est-à-dire qu'ils doivent être de leur temps, qu'ils doivent tenir compte des besoins intellectuels de leur siècle et les satisfaire. Le Réveil ne reconnaît pas assez la parfaite humanité du Christianisme, ne met pas assez en saillie le côté rationnel de l'Évangile; enfin il

sacrifie beaucoup trop la morale au dogme (1). Dans un écrit postérieur, nous trouvons un passage caractéristique, dans lequel Vinet accuse le Réveil de rationalisme, et déclare que la plupart de ses résultats sont artificiels : « Le Réveil religieux de nos jours, dit-il, s'est rattaché, dans quelques contrées, à une dogmatique très arrêtée, très formelle, et l'on a été longtemps à s'apercevoir combien une telle dogmatique est venue du rationalisme, ou du moins y conduit facilement; combien, par conséquent, on est exposé à substituer le système de l'homme au plan de Dieu, et à subordonner l'œuvre de Dieu aux idées de l'homme. Beaucoup de résultats parmi les plus vantés ont dû être, à l'épreuve, reconnus pour artificiels; beaucoup de valeurs pour illusoires; beaucoup de conversions pour des évolutions de l'homme naturel; enfin ce qu'on prenait pour de la vie n'a trop souvent laissé au fond du creuset qu'une certaine ferveur dialectique, une manie de conséquence, un esprit de parti imprégné d'ascétisme; en un mot, il s'est vérifié que plusieurs, même les ignorants (car les ignorants ont été contraints au dogmatisme), que plusieurs n'étaient

(1) *Discours prononcé à l'installation de M. Vinet*, Lausanne, 1837. — Ce discours avait d'abord été publié à part, avec les autres discours prononcés dans la même circonstance, notamment celui de Sainte-Beuve. Les éditeurs de Vinet l'ont réimprimé en le plaçant à la fin du volume intitulé : *Homilétique*, dont il forme la préface naturelle.

chrétiens qu'au même titre et dans le même sens qu'on est platonicien ou stagyrite (1). » Impossible de s'y méprendre, Vinet s'est enfin retrouvé. La lutte a été longue, pénible, pleine de déchirements et d'angoisses ; mais elle a été aussi éminemment salutaire.

Désormais il se tiendra d'autant plus éloigné du dogmatisme étroit du Réveil, de ce rationalisme orthodoxe, qu'il en connaît mieux les dangers. A plusieurs reprises, il nous laisse entrevoir que ce moyen de prendre le Christianisme par le côté intellectuel aurait pu le jeter dans le scepticisme.

Dans les *Discours*, la religion est pour Vinet une science, une connaissance, un système, un ensemble de dogmes surnaturellement révélés, que la raison humaine doit accepter et croire. Dans ce cas le rôle de la raison est purement formel et extérieur. Or, voici ce que nous dit le Vinet de la troisième période : « Une religion n'est ni une loi, ni proprement une doctrine ; c'est un fait qui unit le cœur et la volonté de l'homme à l'auteur de son être (2). » « Une religion n'est pas une langue ; c'est une vie, ou si vous l'aimez mieux elle n'est une langue intelligible et distincte qu'autant qu'elle est une vie. C'est une vie ajoutée à la vie, c'est la vie de notre vie même (3). » Voici enfin un passage qui

(1) *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*, t. III, p. 256.

(2) *Moralistes des XVI^e et XVII^e siècles*, p. 164.

(3) *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, p. 153.

établit plus expressément encore que Vinet considère maintenant le Christianisme comme une puissance, comme une dynamique spirituelle : « La religion de l'Évangile est une force, une sève répandue dans toute la vie. Ce n'est pas un système de raisonnements ; c'est un fait propre à envahir le cœur et emporter les actes (1). »

Du moment où la religion n'est plus un système, la Bible ne peut être un code de doctrines s'imposant avec la nécessité d'un symbole. Mais gardons-nous d'être ici trop affirmatif ; Vinet ne s'est jamais clairement expliqué sur la manière dont il entend la Bible et l'inspiration. Sur cette grave question sa pensée est restée encore plus ondoyante que sur les autres. Il nous serait très difficile de dire quelle était exactement l'idée qu'il se faisait des Écritures.

C'est surtout par une conception nouvelle du salut que Vinet devient novateur. Dans les *Discours*, le salut est une félicité purement extérieure, conséquence de la justification procurée par la mort de Jésus. Pour le Vinet de la troisième période, le salut est la sanctification même : c'est un nouvel état d'âme, une capacité acquise de jouir des félicités spirituelles de la vie future : « Le salut tient à ce que nous sommes et non à ce que nous faisons (2). »

(1) *Moralistes des xvi^e et xvii^e siècles*, p. 128.

(2) *Nouveaux discours*, p. 118.

Si nous voulions être complet, nous aurions à continuer la comparaison sur les dogmes principaux. Nous montrerions combien la dogmatique des derniers écrits de Vinet diffère de celle des *Discours*, principalement sur les questions capitales de la chute et de l'expiation. Mais outre que nous aurons à étudier ces sujets plus tard, et avec quelques détails, nous croyons en avoir assez dit pour justifier ce que nous disions dans notre introduction, à savoir que le développement de Vinet a été plutôt intellectuel que religieux, que ce développement doit peser d'un grand poids dans une étude sur l'écrivain vaudois, enfin que si on veut donner sa pensée définitive et exacte, on doit laisser de côté les *Discours* et n'interroger que les écrits publiés après l'année 1837. L'idée dominante de ces écrits, c'est l'harmonie parfaite de l'Évangile avec le fond immuable de la nature humaine. C'est là ce que Vinet s'efforce partout de montrer, et c'est là le centre, le principe de son apologétique, que nous allons maintenant essayer d'exposer. Nous verrons que les préjugés dogmatiques projettent encore bien des ombres sur le beau tableau que Vinet nous a tracé de cette harmonie; mais ce tableau n'en restera pas moins, pour tous ceux qui aiment et recherchent la vérité, un objet éternel d'admiration et de reconnaissance.

DEUXIÈME PARTIE

ESSAI DE SYSTEMATISATION DE L'APOLOGÉTIQUE

D'ALEXANDRE VINET

INTRODUCTION

NÉCESSITÉ DE L'APOLOGÉTIQUE; DES DIVERSES APOLOGÉTIQUES; CARACTÈRE ET MÉTHODE DE L'APOLOGÉTIQUE DE VINET.

Nous nous sommes efforcé de montrer le développement par lequel a passé Vinet. Nous avons été certainement très incomplet, mais il n'appartenait pas à une étude aussi limitée que la nôtre, d'entrer dans de bien longs détails, car nous aurions couru le risque de sortir de notre sujet et d'entamer des questions tout à fait étrangères à l'objet de notre travail. Nous croyons cependant être parvenu à donner une idée suffisamment claire et exacte des transformations successives qu'a subies la pensée de Vinet, et de la théologie à

laquelle il s'est définitivement arrêté. Qu'on ne se méprenne pas sur la portée de ce dernier mot : nous ne saurions affirmer par là que, si Vinet eût vécu plus longtemps, il n'eût rien changé à son nouveau point de vue. Il est probable, au contraire, que, si les résultats de la critique eussent eu le temps d'arriver jusqu'à lui, ils auraient apporté plus de précision et plus d'unité à sa pensée, en la débarrassant de préjugés dogmatiques dont elle n'avait pu encore se défaire. Mais ne faisons pas d'inutiles suppositions : gardons-nous avec soin d'aller plus loin que Vinet lui-même n'est allé ; nous risquerions de baser cet essai sur des hypothèses purement gratuites.

Pour celui qui suit avec attention le développement de la pensée de Vinet, un fait capital s'en dégage : c'est qu'il y a dans ce développement, malgré des fluctuations inévitables, une évidente unité de direction. Une grande et sublime pensée domine toute l'œuvre de Vinet : c'est le principe de l'harmonie du Christianisme avec l'homme. Ce principe, Vinet l'a vu par intuition, pour ainsi dire, et sur ce point jamais aucun doute ne s'est élevé dans son esprit. Mais en retour il a été presque toute sa vie à la recherche d'une expression adéquate du vrai Christianisme. Dans la première phase, il est allé à la bonne source, à l'Évangile, et là il aurait trouvé ce qu'il cherchait, s'il avait su faire un triage nécessaire, s'il avait été moins préoccupé des questions ecclésiastiques, et s'il avait su se placer en dehors et au-

dessus de tous les partis. Mais Vinet veut trouver le Christianisme dans une Église. Il cherche, il examine, il interroge sa conscience, et il croit enfin avoir trouvé ce qu'il cherche dans le Réveil. Avec son caractère ardent et passionné pour la vérité, il entreprend de plaider dans les *Discours* une cause qu'il croit la bonne. Mais des doutes ne tardent pas à s'élever dans son esprit, et il s'aperçoit bientôt que ce qu'il défend, ce n'est pas le Christianisme, mais une théologie, une dogmatique. Il s'adresse ailleurs, et après de nombreuses et cruelles recherches, ne trouvant dans aucune Église l'idéal qu'il a rêvé, il prend définitivement son parti de s'isoler, et il ne veut plus demander qu'à Jésus lui-même de lui fournir, sans intermédiaire, le Christianisme qu'il a si longtemps cherché. Jésus s'adressant au cœur de l'homme, répondant à tous ses besoins, le régénérant et le sauvant, voilà toute la théologie des *Nouveaux Discours*, des *Études évangéliques* et des *Études sur Pascal*.

Comment montrer la vérité de cette religion? Comment prouver qu'elle procure bien réellement le salut? Pour Vinet le meilleur moyen de démonstration, c'est-à-dire la meilleure apologétique, serait la vie même des chrétiens : « Un vrai chrétien, dit-il, est une apologie complète du Christianisme (1). »

Et ailleurs : « En pratique, et comme moyen de

(1) *L'éducation, la famille et la société*, p. 148.

persuasion populaire, rien ne peut valoir, comme introduction, la vue des œuvres et des fruits; rien aussi ne les suppléera. Elle constituera même, pour la plupart des hommes, une imposante présomption (1). » Cela est fort bien; mais un vrai chrétien n'existe pas dans le sens absolu du mot; ce n'est qu'une abstraction, ou plutôt un idéal, celui que doit poursuivre tout disciple de Jésus, et qu'il n'atteint, sans nul doute, que dans la vie future. « On ne saurait nier qu'à la parfaite vérité correspond, en principe, la parfaite vertu; mais c'est seulement en principe. Si cette correspondance devenait un fait, un fait constant et universel, il rendrait superflue, je le crois, toute preuve ultérieure de la vérité des doctrines. Ce miracle avéré, irrécusable, ferait croire à tous les miracles; comment trouver difficile de croire à l'infailibilité d'une doctrine, en présence de l'impeccabilité de ses partisans? Mais cette preuve de la vérité absolue d'une doctrine quelconque n'existe pas et n'existera jamais. C'est là-dessus que repose la nécessité de l'apologétique formelle et peut-être aussi de toute la théologie (2). »

Vinet fait valoir encore d'autres raisons en faveur de la nécessité de l'apologétique. Le chrétien ne doit pas refuser d'entendre les objections de l'incrédulité; d'ailleurs, le voudrait-il, qu'il ne le pourrait pas. Les

(1) *Nouvelles études évangéliques*, p. 401.

(2) *Ibidem*.

objections viennent de sources si nombreuses, elles revêtent des formes si diverses, elles disposent de tant de chemins et d'occasions, que nul ne peut se flatter de les rencontrer jamais : « Quand le doute et l'incrédulité sont quelque part, ils se répandent dans l'air; on les respire sans les voir; à peine les objections ont-elles besoin d'articuler pour être entendues; elles s'attachent à tous les sujets, elles imprègnent tous les discours; elles entrent par tous les pores : on est envahi avant de se croire atteint (1). » Or, il est impossible qu'il ne se trouve pas des personnes incapables de réfuter ces objections et néanmoins condamnées à les entendre. Il est donc de toute nécessité que quelques-uns répondent pour tous, et qu'ils fournissent aux autres des arguments. « Les adversaires du Christianisme auraient du moins l'apparence de la raison, et une excuse suffisante à leur incrédulité, s'ils voyaient la religion se mettre au régime d'un malade qui ne doit qu'à des précautions infinies la prolongation de sa triste existence, et qui renonce à vivre pour s'empêcher de mourir. Les chrétiens, dans ce cas, auraient calomnié le Christianisme, mais ils ne l'auraient pas, je le crains, calomnié vainement (2). »

Voilà la nécessité d'une apologétique formelle dûment et péremptoirement établie. Mais quelle sera

(1) *Études évangéliques*, p. 183.

(2) *Ibidem*, p. 185.

cette apologétique ? Vinet restera-t-il fidèle à la tradition ? Sa nouvelle conception du Christianisme le lui permet-il ? Non ; l'apologétique externe ne lui suffit plus. S'il en a usé, lorsqu'il défendait la dogmatique du Réveil, s'il l'a placée alors au premier rang, aujourd'hui il déclare qu'elle est insuffisante : « Les miracles ont été rarement employés pour convertir et ont rarement converti ; ils ont été, pour ceux qui ont cru, la récompense et l'encouragement, plutôt que le fondement de leur foi ; et ils ont eu si souvent pour seul effet visible de confondre l'incrédulité ou de lui enlever toute excuse, qu'on a pu être tenté de croire que c'était aussi leur seul but. La même observation s'applique aux prophéties. .. (1). » Il y a dans les paroles que nous venons de citer une grave inconséquence. En effet, les miracles et les prophéties sont tout ou ne sont rien dans une apologétique. Il n'y a pas de milieu, ou il faut rejeter tout le surnaturel ou le garder tout entier, et dans ce dernier cas en faire le centre de toute la théologie et surtout de l'apologétique. Mais, nous le savons, les préjugés dogmatiques ne sont qu'une excroissance chez Vinet. Il nous est donc permis d'affirmer que la preuve externe n'est pour notre apologète qu'un pis-aller, tout au moins dans la dernière période de sa vie intellectuelle. Nous croyons d'ailleurs l'avoir suffisamment montré précédemment.

(1) *Études sur Pascal*, p. 343.

Laissons donc de côté l'apologétique externe, et attachons-nous à saisir les procédés et la méthode de Vinet.

Son apologétique sera-t-elle une réponse aux objections de l'incrédulité et de la philosophie contemporaines? Non, car Vinet sait distinguer entre apologie et apologétique. Et d'ailleurs, laissons-le parler lui-même sur ce grave sujet : « Les apologies du Christianisme ont été ordinairement, du plus au moins, des ouvrages de circonstance; et cela de deux manières. Souvent elles ont été destinées à repousser une attaque récente, dirigée sur un point particulier. Plus souvent, sans être visiblement provoquées par la nécessité du moment, elles ont été, sous une grande apparence de généralité, un antidote spécial à la forme d'incrédulité qui dominait à l'époque où elles ont paru. Quelquefois même, renonçant à quelques-uns de leurs moyens, et prenant, si l'on peut s'exprimer ainsi, leurs adversaires en flanc, elles n'ont fait prévaloir qu'un côté de la vérité chrétienne, un reflet de sa lumière, un rayon de sa beauté, un caractère de sa grandeur. C'est dans cet esprit de condescendance et de prévention que M. de Chateaubriand a conçu le *Génie du Christianisme*. Dans tous ces cas différents, l'apologie, quelle qu'elle ait été d'ailleurs son étendue, s'est montrée essentiellement défensive, gardant son terrain, le protégeant de son mieux, mais ne s'avancant pas d'elle-même sur le

terrain de l'ennemi (1). » Ces paroles si claires et si complètes sur la question se passent de tout commentaire. Ce ne sont pas des apologies pareilles que Vinet veut faire. Il veut pénétrer plus profondément et donner quelque chose de plus complet et de plus définitif.

L'apologétique, telle qu'il la comprend et telle qu'il va nous la définir, n'attend pas les objections; elle les prévoit et y répond d'avance. « On peut concevoir, ajoute-t-il, un autre genre d'apologie. Celle-ci n'attendrait pas la provocation : elle provoquerait; elle n'aurait pas égard au besoin d'un siècle, mais au besoin de tous les temps; elle n'attaquerait pas une espèce d'incrédulité, mais ayant exhumé du fond de l'âme humaine le principe de toutes les incrédulités, elle les envelopperait toutes, elle devancerait celles qui sont à naître, elle préparerait une réponse à des objections qui n'ont point encore été prononcées; pour cela, on la verrait peut-être pénétrer plus avant dans le doute que les plus hardis douteurs, creuser sous l'abîme qu'ils ont creusé, se faire incrédule à son tour d'une incrédulité plus déterminée et plus profonde; en un mot, ouvrir, élargir la plaie dans l'espérance d'atteindre le germe du mal et de l'extirper. Ce genre d'apologie est tellement à part qu'elle demande un autre nom; la religion ne se présente pas en avocat, mais en

(1) *Études sur Pascal*, p. 3.

juge; la robe de deuil du suppliant fait place à la toge du préteur; l'apologie n'est plus justification seulement, mais éloge, hommage, adoration; et le monument qu'elle élève n'est pas une citadelle, mais un temple. Telle est l'apologétique de Pascal (1). » Et nous nous empressons d'ajouter, telle est l'apologétique de Vinet. C'est Vinet lui-même, en effet, qui a élevé ce temple qu'il attribue à l'auteur des *Pensées*. La magnifique structure de ce monument révèle le génie de l'architecte qui l'a bâti. Les fondements en sont posés sur une base inébranlable, sur la nature humaine et sur ce que la nature humaine a de plus solide, c'est-à-dire sur ses besoins moraux et religieux qui sont universels et éternels. Ces besoins sont vagues chez l'homme naturel; au contact de l'Évangile ils deviennent pressants et impérieux; ils réclament une satisfaction; l'Évangile la fournit, et communique cette vie supérieure qui est la suprême vocation à laquelle est appelée toute créature humaine. Une religion qui accomplit une telle œuvre ne peut être que la vérité même, ne peut être qu'une religion divine, c'est-à-dire la religion définitive et éternelle.

Voilà comment Vinet élève ce monument, qui n'est pas seulement une justification du Christianisme, une citadelle contre ses adversaires, mais un temple où l'on adore, dont l'entrée est accessible à toutes les in-

(1) *Études sur Pascal*, p. 6.

telligences, et que nulle philosophie ne peut renverser, parce qu'il est bâti sur le roc, c'est-à-dire sur des faits que personne ne peut et ne pourra jamais nier.

C'est ici, ce nous semble, le moment de parler des rapports de l'apologétique de Vinet avec celle de Pascal. Ces rapports sont avant tout, en effet, des rapports de méthode. Nous croyons inutile de tracer ici un tableau détaillé de l'apologie contenue dans le livre des *Pensées* ; M. Chavannes a déjà fait ce travail avec un rare talent dans son ouvrage sur l'apologétique et la morale de Vinet. Nous adoptons ses conclusions que nous allons esquisser à grands traits.

L'origine du livre des *Pensées* fut le miracle de la Sainte-Épine (1) ; son but, la réfutation de l'athéisme ; le moyen de démonstration est tiré des miracles. C'est là, exposée dans toute sa crudité, avec une vigueur de pensée et un talent d'exposition vraiment incroyables, l'apologétique externe dont se servent les écrivains catholiques romains. Mais Pascal connaît les hommes de son temps ; durant les premières années de sa jeunesse il a connu ces *libertins* tout entiers livrés aux jouissances physiques, qui font profession d'athéisme par pure fanfaronnade, sans avoir jamais raisonné leurs doutes. Pascal veut les amener au jansénisme et le leur faire pratiquer avec tout son ascétisme. C'est donc œuvre de

(1) Voyez *Lettres, opuscules et mémoires de M^{me} Périer et de Joséphine, sœurs de Pascal, et de Marguerite Périer, sa nièce*, publiés par M. P. Faugère. Paris, 1845, p. 18.

missionnaire qu'il s'agit de faire auprès d'eux, et le premier but à atteindre doit être de parvenir à se faire écouter de ces pires indifférents. De là, la nécessité absolue de faire précéder une démonstration, aussi irréprochable soit-elle, d'une peinture aussi vive et en même temps aussi sombre que possible de la condition de l'homme sans Dieu, et de l'incapacité de la raison à se faire une notion adéquate de la vérité. Cette partie du livre des *Pensées* sert naturellement d'introduction à l'apologie proprement dite. Pascal ne prétend nullement nous donner là des arguments en faveur de l'origine surnaturelle du Christianisme; ce sont de simples considérations morales destinées à attirer l'attention des lecteurs. C'est ce que Vinet n'a pas compris; il a cru que Pascal prenait là son point de départ pour arriver au surnaturel; il a voulu lui attribuer le paralogisme qu'il avait commis lui-même dans ses *Discours*, en concluant à la révélation surnaturelle du Christianisme du fait que cette religion satisfait tous les besoins religieux et moraux de l'homme. Pascal était trop bon logicien pour commettre une pareille faute de logique. Il savait que pour aboutir au miracle, il faut partir du miracle, et c'est bien, en effet, la marche qu'il a suivie dans les *Pensées*.

Puisque Vinet méconnaissait ainsi la véritable pensée de Pascal, il devait être nécessairement amené à substituer sa propre apologie à celle de l'auteur qu'il étudiait. Une première preuve de cette substitution

nous est fournie par le fait que Vinet ne prend en considération, dans le livre des *Pensées*, que ce qui entre dans ses vues. Il omet complètement tout ce qui se rapporte à la démonstration de l'autorité surnaturelle de l'Eglise, et à l'intention de Pascal de convertir ses lecteurs à l'ascétisme janséniste. Nous en trouvons une preuve plus éclatante encore dès le début des *Études*. Parlant du plan attribué à Pascal par les premiers éditeurs de ses *Pensées*, Vinet nous dit : « C'est ce plan que je vais essayer de reproduire, sans apporter d'autre différence à l'exposition des éditeurs de Pascal que celle du langage. Les idées sont de notre siècle, le point de vue est de notre siècle, bien plus que du dix-septième; il ne s'agit que d'assortir des expressions modernes à une conception véritablement moderne (1). » Oui, ce que nous dit Vinet est bien moderne; mais malheureusement ce n'est pas ce qu'a dit Pascal. Tout au plus cette étude morale aurait-elle pu servir de préface au livre des *Pensées*. Nous sommes maintenant autorisés à conclure que l'apologétique de Vinet n'a, avec celle de Pascal, d'autre rapport, qu'un ressemblance apparente de méthode. Historiquement, c'est la lecture du livre des *Pensées* qui a fourni à Vinet son point de départ, à savoir les besoins moraux et religieux de la conscience.

Or, ce sont précisément ces besoins moraux et reli-

(1) *Études sur Pascal*, p. 4.

gieux que Vinet a recherchés dans le livre des *Pensées*, et qu'il a cru trouver dans la partie qui traite de la condition humaine. Au milieu de fort belles pages et d'idées fort justes, il y a dans cette partie du livre des *Pensées* beaucoup d'énormes exagérations et non moins de conclusions fausses ou prématurées. Mais Vinet a eu soin, tant il était dominé par son propre point de vue, de ne nous en exposer que ce qui cadrerait avec sa thèse. Or, c'est ici le moment de dire pourquoi nous avons cru nécessaire de terminer cette introduction par les quelques considérations que nous présentons sur les *Etudes* que Vinet a consacrées à Pascal. C'est qu'il nous a semblé, que si Vinet eût fait un traité d'apologétique, il l'aurait précisément fait commencer par ces observations morales qu'il attribue à Pascal. En effet, avant de montrer comment le Christianisme satisfait les besoins de l'homme, il est nécessaire de chercher quels sont ces besoins, et de montrer que ni la philosophie, ni les autres religions, ne peuvent les satisfaire. Or, ce que Vinet nous expose dans ses *Etudes sur Pascal*, ce n'est pas autre chose qu'une étude de la condition humaine, et des antinomies ou dualités qu'on y rencontre à son état naturel, suivie d'une démonstration de l'incapacité de la philosophie et des religions humaines à réduire ces antinomies ou dualités à l'unité. Vinet s'est beaucoup occupé des antinomies, il nous dit lui-même que tous les morceaux qui composent le recueil intitulé : *Essais de philosophie morale*

et de morale religieuse, se rapportent plus ou moins à ces graves questions. Voyons d'abord, aussi brièvement que possible, ce qu'il nous dit, sous le couvert de Pascal.

Vinet commence par nous montrer que dans la question de la religion il faut partir du sujet pour arriver à l'objet. Quand on veut amener un homme aux convictions religieuses, il ne faut pas débiter par parler à cet homme des objets de ses convictions. Souvent, en effet, on ne croit pas parce qu'on ne veut pas croire : il faut donc obliger la volonté à l'examen, et pour cela lui donner comme sujet d'étude ce qui peut le mieux l'intéresser et captiver son attention. C'est donc de lui-même qu'il faut d'abord parler à l'homme ; il faut lui révéler sur sa propre nature, sur sa véritable condition, des choses qu'il ignore, ou qu'il oublie, ou qu'il ne voit pas dans l'ensemble qui fait leur importance et leur valeur (1).

1. — L'homme est balancé entre deux infinis, soit pour le corps, soit pour l'esprit, quand il se compare à l'univers ; et au sein de la nature sans bornes, il sent tout ce que sa condition a de fini et de borné, de douloureux et de tragique. D'un autre côté, il se sent si grand, il s'estime si excellent, il a pour l'âme humaine un si grand respect, qu'il n'est jamais satisfait, qu'il veut vivre d'une vie imaginaire dans l'opinion des au-

(1) *Etudes sur Pascal*, p. 10 et 11.

tres, que, quelque avantageuse que soit sa position dans le monde, il se sent malheureux, s'il n'a l'estime de tous (1).

2. — L'homme a un besoin inextinguible de vérité. L'organe habituel de la recherche de la vérité est la raison ; mais la raison est supplantée par l'opinion, distraite par les sens, altérée par la maladie, influencée par la volonté. L'idée de cause, base de tous les raisonnements, est peut-être gratuite, en tout cas ne saurait être rigoureusement prouvée ; les principes naturels pourraient bien n'être qu'une coutume devenue une seconde nature. Nos impressions elles-mêmes peuvent être obscurcies par mille causes différentes. La raison seule est donc un instrument imparfait ou faussé ; et si la vérité doit entrer en nous, c'est par une autre porte que celle du raisonnement (2).

3. — Le besoin de bonheur est inhérent à la nature humaine. Mais ce bonheur, nous sommes si loin de l'atteindre, que nous ne savons pas même où nous devons le chercher. La raison nous dit bien que le bonheur doit être cherché au dedans de nous. Mais la pratique contredit cette définition, car c'est hors de nous que nous allons chercher le bonheur. La preuve en est, que dans la plupart des langues le bonheur signifie proprement *succès, bonne chance, bonne fortune*. L'homme

(1) *Etudes sur Pascal*, p. 12 et 13.

(2) *Ibidem*, p. 15.

heureux sera donc celui qui obtiendra les objets de ses désirs. Par suite, si nous réussissons, le bonheur s'agrit dans notre âme comme dans un vase impur ; si nous ne réussissons pas, nous sommes positivement malheureux. D'ailleurs, quand bien même l'homme rentrerait en lui-même, comme le lui conseillent les philosophes, il n'en serait que plus malheureux, tant il aurait honte de ce qu'il verrait au dedans de lui (1).

4. — L'homme sent en lui des passions qui devraient obéir et une raison qui devrait commander. Or, c'est le contraire qui a lieu en pratique ; ce sont les passions qui commandent et la raison qui obéit. C'est donc entre les passions et la raison une guerre continuelle, une guerre sans fin. La victoire est des deux parts impossible, à moins que la raison ne reçoive un secours qu'elle implore sans cesse (2).

Telles sont les *contrariétés* dont parle Vinet dans ses *Etudes sur Pascal*. En présence de ces contrariétés, il est impossible de considérer la condition humaine d'un œil tranquille. Aussi les philosophes cherchent-ils le remède depuis des siècles ; mais ils n'ont jamais pu le trouver. Tous ont été obligés de sacrifier l'un des deux termes ; et, se mettant ainsi en contradiction avec la réalité, ils n'ont abouti qu'au doute et souvent au désespoir.

(1) *Etudes sur Pascal*, p. 45 et 46.

(2) *Ibidem*, p. 21. — Voir aussi *Essais de philosophie morale et de morale religieuse*, Int., p. xxv.

L'Introduction du volume, qui a pour titre *Essais de philosophie morale et de morale religieuse*, compléterait fort bien ces considérations préliminaires sur les antinomies. Là, après avoir montré que tous les systèmes de philosophie renferment la négation implicite ou inavouée des dualités, il fait la critique de l'éclectisme.

L'éclectisme, dit-il, est un instinct vrai; mais il est vain comme système. « Deux idées ne peuvent être mises d'accord et combinées qu'au moyen d'une troisième qui les domine et les embrasse. Cette idée a précédé les deux autres et les a engendrées; c'est jusqu'à elle qu'il faut remonter. Que si elle pouvait être actuellement présente dans l'esprit d'un seul homme, elle serait présente dans l'esprit de tous; et si elle s'y trouvait, la séparation ou le divorce auquel on veut porter remède, n'aurait jamais eu lieu.... De tous les systèmes réunis en pièces de rapport, vous ne ferez pas un système vrai; c'est au centre même de la nature humaine et de la vie qu'il faut aller; c'est la vérité des vérités qu'il faut trouver; celle-là conduira à toutes les autres, et aussi les conciliera toutes. L'éclectisme a-t-il trouvé cette idée au sein de laquelle toutes les théories se règlent, toutes les antithèses s'absorbent, tous les excès se modèrent, tous les désordres se rectifient, toutes les vérités deviennent vraies? Non;

car cette idée ne se connaît que par inspiration ou par révélation (1). »

Voilà donc les systèmes philosophiques, et, après eux tous, l'éclectisme, convaincus d'impuissance à réduire les dualités qui se trouvent dans la condition humaine, c'est-à-dire dans le sujet.

Ont-ils, du moins, mieux réussi dans les questions touchant l'objet ou Dieu? Voyons.

La croyance générale à une cause première de tous les phénomènes extérieurs, et de toutes les existences, est un des attributs de l'humanité. Bien plus, l'unité de la cause première est avouée par toutes les nations civilisées et par toutes les intelligences cultivées. Enfin ce Dieu unique doit être un Dieu personnel, car un Dieu qui n'aurait pas la personnalité ne pourrait rien être pour l'humanité.

Si Dieu est l'univers, il est nous-mêmes, et notre personnalité se perd dans la sienne comme la sienne se perd dans la nôtre en nous absorbant. Dans ce cas, des rapports entre le Créateur et la créature deviennent métaphysiquement impossibles. En outre, Dieu étant tout, il est en même temps le bien et le mal; le mal devient une nécessité de notre nature, et en nous la distinction entre le bien et le mal n'est plus qu'une illusion. Voilà comment on aboutit à un grossier panthéisme et à un fatalisme sans issue, quand on nie la

(1) *Essais de philosophie morale*, p. ix et xi.

personnalité de la cause première. Mais si nous ne pouvons nous contenter d'un Dieu impersonnel, nous n'éprouvons pas moins de difficultés à concevoir un Dieu personnel. La personnalité de Dieu, en effet, établit une distinction, une séparation entre lui et son œuvre. Or la pensée n'admettra jamais un Dieu qui se retire de son œuvre après l'avoir créée, et qui, par là même qu'il consent à ce que quelque chose existe qui n'est pas lui, se limite, s'assujettit, se mutile, se nie. La personnalité de Dieu est inconcevable comme son impersonnalité (1).

Autre antinomie en Dieu. L'existence de Dieu reconnue, nous sommes autorisés, nécessités même, à revêtir ce Dieu de certains attributs moraux, entre autres de la justice et de la bonté. Nous ne sommes pas moins obligés de revêtir ces deux attributs eux-mêmes d'un attribut commun, celui de l'infini. Or si nous voulons appliquer ces deux perfections de Dieu à ses créatures pécheresses, nous tombons dans une

(1) *Essais de philosophie morale*, etc., p. XIII-XV.

Tout ce que vient de dire Vinet sur cette antinomie se réduit à ceci : l'immanence est aussi nécessaire que la transcendance ; l'une est incompréhensible sans l'autre. Vinet a raison en cela ; mais il a tort de dire que la transcendance établit une *séparation* entre Dieu et son œuvre ; le divin immanent est de même essence que le divin transcendant ; ils peuvent donc avoir des rapports entre eux. A ce compte, l'antinomie n'existe plus.

difficulté impossible à résoudre par la seule spéculation. En effet, si la bonté de Dieu est infinie, elle doit tout pardonner, tandis que sa justice, qui est infinie aussi, ne pourra rien pardonner. Nous voilà donc encore jetés sans pitié au bord d'un abîme par cette inexplicable dualité (1).

Ces deux antinomies en Dieu ont donné aux philosophes beaucoup de mal; mais, malgré leurs efforts, ils n'ont jamais pu parvenir à maintenir les deux termes en les accordant, et à constituer ainsi l'unité que réclament l'esprit et la conscience. Ils ont toujours sacrifié plus ou moins l'un des deux termes à l'autre. Il ne reste plus à l'homme qu'à s'adresser aux diverses religions humaines, et après avoir expérimenté leur impuissance, qu'à se jeter dans les bras de Jésus, qu'à embrasser le Christianisme par le cœur et la conscience et non plus seulement par la raison.

Telles sont les considérations préliminaires par lesquelles, croyons-nous, Vinet aurait commencé une apologétique formelle. Nous ne pouvions qu'indiquer brièvement ces considérations sans les discuter, car si elles sont indispensables à une bonne apologétique, elles n'en font pourtant pas partie essentielle. Nous avons hâte, d'ailleurs, d'arriver à la démonstration

(1) Nous montrerons dans la suite que Vinet n'a pas réduit cette antinomie; il a sacrifié la justice à l'amour, parce qu'il n'a pas assez insisté sur le fait que l'homme expie lui-même ses propres fautes, après comme avant Jésus-Christ.

proprement dite du Christianisme comme seule religion capable de procurer l'unité et l'harmonie en satisfaisant tous les besoins de l'homme. Nous montrerons en temps et lieu comment quelques-unes des antinomies ou dualités dont nous avons parlé reçoivent leur solution.

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME

I. — *La conscience.*

Fidèle à la méthode psychologique qui tend à prévaloir en philosophie, Vinet part de l'homme pour arriver à Dieu. Et dans l'homme, il cherche ce qu'il y a d'essentiel et de fondamental, c'est-à-dire de divin. Ce point central, cette base ferme, inébranlable, Vinet croit l'avoir trouvée, à la suite de Kant, dans la conscience. Qu'entend-il par le mot conscience ? « Ce n'est pas, dit-il, comme on l'a trop longtemps définie, la lumière qui nous fait juger du prix de telle ou telle action, envisagée d'une manière abstraite et objective : dans ce cas elle paraîtrait variable, incertaine et dépendante de préjugés locaux. La conscience est cette voix secrète qui condamne tout ce que nous faisons contre notre persuasion intérieure (1). » C'est donc un

(1) *Liberté des cultes*, p. 118.

principe moral, fait primitif de notre nature, qui nous ordonne de mettre nos actions en harmonie avec notre persuasion. Ce n'est pas la loi morale; celle-ci est quelque chose de complexe, un corps de notions, un objet composé, que les sentiments et les choses extérieures peuvent altérer, qui varie par conséquent selon les milieux et les climats. La conscience, au contraire, est un objet simple, une substance élémentaire demeurée intacte; c'est le sentiment de l'obligation que le péché a laissé dans sa pureté primitive. La conscience n'est pas la volonté; elle en est le frein et la règle, et par suite elle est la racine de toute moralité. Ce non-moi, qu'il ne dépend pas de l'âme de recevoir ou de rejeter, est au dedans de nous; c'est là un fait et un fait universel.

On a beaucoup parlé des divergences et des aberrations de la conscience. Elle n'en a point : bien plus, elle ne peut en avoir (1). On cite le sauvage qui fait périr son vieux père et qui croit remplir son devoir. Ces actes font horreur; mais ce qu'ils méconnaissent, ce n'est pas la conscience, c'est la loi morale. Le sentiment du devoir garde ici toute son intégrité, mais il est profané; c'est un talent excellent mis au service du crime. Ainsi conçue, la conscience est pour Vinet l'homme même, car si on nie la conscience, « il ne reste plus de l'homme, entre les mains de la société,

(1) *Méditations évangéliques*, p. 60.

qu'une espèce de *caput mortuum* ou de lie insipide(1). » Mais, ajoute Vinet, cette inaliénable propriété qui constate l'identité de l'homme moral est demeurée intacte et inaltérable en lui pour être le point d'appui de sa restauration. On le voit, ce que Vinet entend ici par conscience, ce n'est pas autre chose que le sentiment tout abstrait de l'obligation. Mais il n'emploie pas toujours ce mot dans ce sens restreint ; plusieurs passages nous montrent qu'il l'emploie aussi pour désigner la loi morale, c'est-à-dire l'ensemble des notions morales que possède l'homme naturel, et c'est dans ce sens qu'il dit que la conscience est variable selon les peuples et les individus eux-mêmes, parce qu'elle a été obscurcie par le péché et mise au service de la passion.

Il ne reste donc de vraiment universel de la conscience que le sentiment de l'obligation ou l'impératif catégorique, comme l'appelle Kant. Nous croyons comme Vinet que ce sentiment universel serait inexplicable sans la pensée de Dieu. En effet, la conscience, le non-moi, étant quelque chose de simple, ne peut avoir été inventée par les hommes. Inventer pour l'homme, c'est combiner ; il invente des composés, il compose : mais il est hors de sa puissance d'inventer des substances simples (2). Ainsi la conscience qui

(1) *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, p. 487.

(2) *Moralistes des xvi^e et xvii^e siècles*, p. 40.

n'est pas *nous*, qui est *contre nous*, ne peut venir que de Dieu (1). « La conscience n'est que l'empreinte subsistante et ineffaçable d'une puissante main, qui après nous avoir pressés, s'est retirée de nous, ou plutôt d'entre laquelle une force ennemie nous a arrachés ; la main est absente, l'empreinte reste ; cette impression mystérieuse, que nous ne nous sommes point faite à nous-mêmes, ramène vers une idée confuse de Dieu tout homme qui réfléchit ; elle peut lui faire conclure et chercher la main absente ; mais à elle seule elle ne peut la lui faire retrouver (2). » Si on rejette Dieu la conscience devient une énigme, une bizarrerie, un non-sens ; car si la conscience n'a plus de qui se réclamer, s'il n'y a plus à ses prescriptions de sanction finale, l'homme peut l'éconduire avec mépris et se laisser aller sans crainte à ses penchants naturels. Les notions de droit et de devoir s'écroulent, et il n'y a plus ni morale sociale ni morale privée (3). De la réalité de la conscience nous sommes donc autorisés à conclure avec Vinet à l'existence de Dieu : l'image révèle l'original, l'ombre dénonce l'objet, l'empreinte accuse le coin ; dès qu'il y a un être pour penser Dieu, il y a un Dieu (4).

Cette conscience qui conduit à Dieu, mais qui ne va pas plus loin, est la conscience morale. Dès que nous

(1) *Etude sur la littérature au XVIII^e siècle*, t. II, p. 47.

(2) *Discours*, p. 149.

(3) *Liberté des cultes*, p. 437.

(4) *Semenceur*, t. XI, p. 158.

voulons parler de ce qu'elle peut ou devrait nous dire sur nos rapports avec Dieu, nous devons l'appeler conscience religieuse. Il y a encore la conscience chrétienne, qui est la science que nous avons de l'esprit de Jésus-Christ, en tant que cet esprit règne en nous (1). Vinet n'établit jamais de distinction entre ces trois significations, ou plutôt entre ces trois moments, ces trois fonctions de la conscience (2). Cela jette dans ses écrits une confusion qui pourrait facilement induire en erreur dans la recherche de sa pensée. Cependant avec une attention soutenue on peut arriver à savoir dans quels cas il faut lire l'une ou l'autre de ces acceptations. Ainsi quand il dit que la conscience ne peut avoir de divergences, il est bien clair qu'il s'agit de la conscience morale, qui seule est universelle. Lorsqu'au contraire Vinet parle de la conscience en tant qu'organe et voix de Dieu en nous, et qu'il ajoute que cette conscience est plus ou moins obscurcie, « qu'elle a cessé d'un homme à l'autre, d'un lieu à l'autre, d'être semblable à elle même (3), » on ne peut douter qu'il ne s'agisse de la conscience religieuse. Dans tout ce qui va suivre, nous emploierons comme Vinet, le mot de

(1) A. Bouvier, *Esprit du Christianisme*, p. 29.

(2) La conscience morale, la conscience religieuse et la conscience chrétienne ne sont pas trois facultés distinctes, mais une même faculté de notre esprit, envisagée dans ses trois fonctions principales.

(3) *Etudes év.*, p. 187.

conscience tout seul ; il est toutefois bien entendu qu'il s'agira de la conscience religieuse, c'est-à-dire de cet ensemble de sentiments, d'idées et de besoins auxquels s'adresse l'Évangile.

Nous venons de voir que la conscience morale conduit nécessairement à Dieu ; nous verrons dans un second article ce que la conscience religieuse nous apprend sur notre état actuel vis-à-vis de notre Créateur ; nous serons ainsi logiquement amené à connaître nos besoins.

II. — *Le péché. — Besoins de la conscience religieuse.*

Dans la question de la chute, Vinet se place à un point de vue essentiellement pratique. Il ne s'aventure guère sur le terrain de la spéculation. Le péché est-il le résultat inévitable de notre imperfection naturelle ? A-t-il été voulu de Dieu ou simplement rendu possible par lui ? Comment et à quel sujet le péché a-t-il commencé ? Sommes-nous responsables du premier péché ? Tout autant de questions sur lesquelles Vinet reste muet. Nous pouvons cependant affirmer sans crainte qu'il ne croit pas à la corruption radicale. Ce que nous avons dit dans l'article précédent, à savoir que Vinet appuie sur la réalité du sentiment de l'obligation, suffirait pour le prouver. En effet, si l'homme était com-

plètement corrompu, s'il ne restait en lui rien de divin, s'il ne se souvenait plus de son origine, s'il n'avait plus un vague sentiment de sa destination, il ne se croirait plus obligé à rien. Nous avons d'autres déclarations à l'appui de notre assertion. En voici quelques-unes entre mille : « Chose remarquable, et qui montre que toute lumière n'est pas éteinte dans l'homme, il peut bien se décider par de mauvais motifs, mais il a besoin de se les déguiser ; encore moins oserait-il les alléguer à d'autres ; et surtout il n'oserait proposer expressément le mal à des hommes assemblés, ou pour mieux dire, leur présenter pour motif la pure et simple satisfaction d'une convoitise (1). » — « Quelles que soient les affirmations tranchantes d'une orthodoxie mal entendue, il est certain que le chrétien le plus disposé, en théorie, à refuser toute réalité et toute valeur aux vertus humaines, se contredit à tout moment dans la pratique (2). » — « Tout convaincu que nous sommes que l'humanité est déchue, nous ne convenons pas qu'elle soit devenue étrangère à tout sentiment moral ; nous croyons apercevoir au travers de sa corruption des traces de justice et de bienveillance, traces brillantes quelquefois, auxquelles on ne peut refuser de l'admiration ; en un mot, nous croyons que l'homme n'est pas dénué de tout sujet de gloire devant l'homme (3). »

(1) *Homilétique*, p. 239.

(2) Astié, *Esprit de Vinet*, t. I, p. 28.

(3) Astié, *Esprit de Vinet*, t. I, p. 30.

Ainsi pour Vinet le péché n'a pas radicalement rompu la nature humaine ; il y a en elle comme une affinité pour la vérité ; elle la cherche, elle la reconnaît : mais elle ne la tire pas de son propre fonds, elle ne la crée pas. Le péché n'est qu'une rupture de l'harmonie primitive, un désordre. Si l'homme était dans son état normal, il verrait, il sentirait, il saisirait Dieu distinctement ; sa conscience serait pour lui, sous tous les rapports, la voix même de son Créateur.

Mais les vrais rapports entre l'homme et Dieu ont été rompus. Le premier péché est confirmé et répété tous les jours par chacun des membres de l'humanité ; il se forme dans chaque homme un conflit, une inimitié entre le moi et le non-moi, entre le désir et le devoir, entre le bonheur et la sainteté. L'homme fait un mauvais usage de sa volonté ; de péché en péché, d'erreur en erreur, il en arrive à ne plus pouvoir rétablir entre Dieu et lui le lien qui a été brisé. Pour expliquer ce conflit qui s'élève dans la conscience, il faut tenir compte de l'immense solidarité qui existe entre les hommes. Dans notre enfance nous admettons les symboles et les croyances, les notions et les préjugés qui nous sont inculqués par l'éducation qu'on nous donne ; le langage même dont nous devons nous servir nous arrive tout imprégné des traditions et des opinions des siècles précédents. Quand nous apprenons à penser, à écouter notre conscience, une réaction se produit

réaction qui exerce une grande influence sur notre développement.

Quelles ont été pour l'homme les conséquences de cette chute de l'humanité, de cette dégradation de la conscience, de cette rupture avec Dieu ? Les voici : les lumières naturelles et primitives de la conscience étant obscurcies, nous ne savons plus clairement ce que nous avons été, ce que nous devons être, ce que nous deviendrons ; nous avons donc besoin d'une religion qui nous éclaire. Mais il reste encore assez de lumière à la conscience pour qu'elle puisse nous dire que nous sommes coupables envers Dieu, et que nos péchés entraînent notre condamnation. Elle nous révèle, en effet, un Dieu juste ; or, la justice veut que le mal et le malheur se retrouvent et se rejoignent, sinon dans cette vie, du moins dans la vie à venir. « Dieu ne sépare point ce que Dieu lui-même a uni. Or, il a uni par leur dernier fond, par leur essence même, le péché et le malheur, comme le bonheur et la vertu. Il a fait ces choses de telle manière qu'elles s'entre-répondent, comme l'œil et la lumière, comme la poitrine et l'air. Il a mis dans notre conscience le besoin de cette correspondance et la conviction qu'en définitive, il faut que le malheur et le péché, que le bonheur et la sainteté se retrouvent (1). » Aussi l'homme sent-il le besoin du pardon et l'espère-t-il. « La voix de la conscience

(1) *Nouveaux Discours*, 2^e éd., 1842, p. 61.

dit bien à l'homme qu'il a besoin de pardon; n'en croyez pas les airs indifférents et superbes de certaines gens : ils vous taisent leurs angoisses, leur lit de mort vous les dira peut-être... Lorsque, en dépit de leur surveillance, un regard s'échappe vers l'éternité, ce qu'ils entrevoient, dans cet abîme, les glace d'horreur; le mot seul d'éternité retentit dans leurs oreilles comme un tonnerre (1). » L'homme a donc besoin d'une religion qui lui apporte le pardon.

Enfin le péché est une dégradation, une dépravation, une corruption; or, la conscience nous dit que Dieu ne peut nous accorder le salut que si nous sommes régénérés, si nous devenons de nouvelles créatures : Nous rendre semblables à Dieu, rétablir en nous son image, c'est tout l'objet de l'Évangile, c'est l'œuvre même du salut (2). » — « Votre salut ne s'accomplit pas hors de vous ni sans vous; vous ne sauriez être sauvés si vous n'êtes changés; et vous ne pouvez être changés, c'est-à-dire régénérés, sans être par là même sauvés (3). »

Ainsi l'œuvre du salut ne peut s'opérer sans la régénération; nous avons donc besoin d'une religion qui nous régénère.

Résumons-nous, ou plutôt résumons ce que la con-

(1) *Nouv. études évang.*, p. 54.

(2) *N. études évang.*, p. 30.

(3) *Et. évang.*, 1^{re} édit. 1847, p. 11.

science réclame de la vraie religion : l'homme est ignorant des choses divines ; il lui faut une religion qui l'éclaire. Il se sent coupable envers Dieu ; il lui faut une religion qui lui apporte le pardon. Enfin il est dégradé ; il lui faut une religion qui le régénère.

CHAPITRE II

L'ÉVANGILE

1. — *La conscience et l'Évangile.*

Nous venons de voir quels sont les besoins que le péché a créés dans l'homme. Ce sont des besoins de conscience : la conscience veut être éclairée ; elle réclame le pardon et la régénération. La vraie religion devra donc s'adresser à la conscience. Or l'Évangile a bien cette prétention. « L'Évangile s'adresse à la conscience de chacun de nous, et fonde au centre même de l'individu un système de relations où Dieu suffit à l'individu, et l'individu à Dieu ; aucun élément n'est pris au dehors... C'est avec sa propre âme que l'homme écoute, avec sa propre conscience qu'il adhère et qu'il croit (1). » La conscience à son tour reconnaît l'Évangile, car « il y a un Évangile intérieur qui ne serait rien sans l'Évangile extérieur, mais sans lequel aussi l'Évangile extérieur ne serait rien (2). » « L'humanité

(1) *Essai sur la manifest. des convict.*, 2^e édit., p. 44, 45.

(2) *Essai sur la manifest. des convict.*, 2^e éd., p. 439.

est aveugle, mais elle se souvient confusément d'avoir vu ; elle est expatriée, mais de loin en loin quelques fugitives réminiscences l'entretiennent d'une patrie perdue ; ou, de même qu'une ou deux notes jetées dans l'air, rappellent, sans pouvoir la reproduire, une mélodie qu'on a entendue jadis, certaines circonstances de la vie, et certaines impressions intérieures font vibrer dans l'âme des cordes muettes qui réveillent le souvenir de quelque divin concert, et puis retombent dans le silence (1). » Au contact de l'Evangile ces réminiscences fugitives revêtent une clarté extraordinaire ; ces cordes, autrefois muettes, vibrent avec une harmonie divine, et l'homme reconnaît ce qu'il devrait être pour être conforme à sa destination. L'Evangile est la conscience de la conscience même ; le Christianisme, la conscience elle-même élevée à sa dernière puissance (2).

II. — *Nécessité de l'incarnation.*

L'Evangile est donc la réponse à la conscience, mais que doit-il être pour qu'il soit réellement efficace ? Sans doute un enseignement : « Nous ne contestons pas que toute religion ne renferme nécessaire-

(1) *Nouv. disc.*, 2^e édit., p. 463.

(2) *Essai sur la manifest. des convict. relig.*, 2^e éd., p. 440.

ment un enseignement; une religion qui n'enseigne pas n'est pas une religion, et par enseignement nous entendons la communication de vérités importantes sur les rapports de Dieu avec l'homme. — Mais la vraie religion ne peut être simplement un enseignement (1). » En effet, si l'homme est tombé, ce dont on ne peut douter, il ne peut l'être à moitié. Il y a sans doute des degrés dans le mal; mais entre le bien et le mal, quel que soit le degré du mal, il y a un abîme. L'homme tombé n'est pas seulement courbé, il est renversé, il est mort. A quoi nous servirait, par suite, une religion qui n'aurait d'autre prétention que celle de nous faire connaître quels doivent être nos rapports véritables avec Dieu? Notre lumière intellectuelle étant altérée, elle ne pourrait répandre sur ce sujet important que des lueurs vagues et incertaines. Donc pour être possible et surtout efficace, une religion doit renfermer autre chose qu'un simple enseignement. Il faut qu'un fait intervienne, et ce fait sera l'objet même de la religion.

Quel sera ce fait? Il ne pourra être qu'un fait de Dieu. Si l'homme pouvait remédier à sa déchéance, se

(1) *Nouvelles études évangél.*, 2^e éd., p. 343. — Pour ce qui concerne cet article, nous avons puisé presque tous nos renseignements dans une des dernières leçons de Vinet, donnée en décembre 1846 ou au commencement de janvier 1847. Nous sommes donc certain d'avoir ici sa pensée définitive. (Voir *Nouv. ét. év.*, p. 342-351.)

relever lui-même, il ne serait pas tombé. Dieu entrera et descendra dans le temps et dans l'histoire.

En quoi consistera ce fait? Sera-ce une parole? Dieu entre-t-il dans le temps pour déclarer ce qu'il est et ce qu'il veut? Non; il y entre pour agir. Puisque la religion ne peut être simplement un enseignement, si Dieu agit, il agira pour punir ou pardonner. Or punir, c'est détruire: une punition ne peut être qu'une destruction. Dans la destruction il n'y a pas d'enseignement. Il faut, par conséquent, que Dieu ait renoncé à punir, qu'il ait pardonné.

Dieu peut-il pardonner par une simple parole? Non; il y a dans le pardon véritable, même dans celui de l'homme à l'homme, plus qu'une parole, plus que l'abolition d'une dette; la parole, dans le pardon, n'est que l'élément négatif du fait. Tout pardon est un don, un sacrifice; qui pardonne, donne, se donne.

Cette vérité est encore plus évidente en Dieu. Dieu, en effet, est l'ordre même, le droit éternel, la loi; la loi réclame la punition du péché. Donc Dieu, c'est-à-dire la punition éternelle, se sacrifie, se donne lui-même quand il pardonne.

Une parole ne suffit pas: d'ailleurs l'homme n'est-il pas implacable envers lui-même? « Quoi! dit-il, il ne serait tenu aucun compte de ce que j'ai fait de mal; je serais comme si j'avais été juste! » Pour vaincre son incrédulité il lui faut des gages, des témoignages palpables des intentions de Dieu. En d'autres termes,

pour manifester son amour infini, et surmonter les résistances du cœur de l'homme, Dieu est obligé de descendre lui-même au dernier foud de la misère humaine; *la parole doit se faire chair*. Cette parole faite chair, ce Dieu-homme, c'est Jésus-Christ, centre du Christianisme, la religion par excellence. Un fait, une personne, une nouvelle création, voilà comment la religion nous est présentée dans l'Évangile.

Telle est la suite d'idées qui amènent Vinet à cette conclusion : l'incarnation est nécessaire. Sur ce dogme, il ne marchand pas : dans la leçon qui suit celle que nous avons précédemment citée, il est très explicite; il déclare nettement et à plusieurs reprises que Christ est Dieu lui-même, qu'il y a identité d'essence entre le Fils et le Père (1).

Voici encore un passage caractéristique : « Dieu lui-même se fait solidaire de l'homme; Dieu descend dans l'humanité et s'identifie avec elle. C'est lui-même qui est la victime. C'est Dieu lui-même, qui se fait homme, ou pour mieux dire encore, qui devient l'homme même, afin de pouvoir porter le fardeau de l'homme. Il prend ses mesures pour pouvoir, lui, le Dieu bienheureux, souffrir et mourir comme un homme. Mystiquement, mais *réellement*, c'est lui qui sue du sang en Gethsémané, lui qui est flagellé au prétoire, lui qui rend sur la croix le dernier soupir : « Dieu était en Jésus-Christ

(1) *Nouv. études évang.*, 2^e éd., p. 355.

réconciliant le monde avec lui. » Que Dieu ne soit plus en Jésus-Christ *personnellement, substantiellement*, l'intelligence de la croix nous échappe, et l'édification peut-être fait place au scandale. Mais un Dieu qui est amour m'explique un Dieu qui meurt, et Dieu qui meurt est le seul Dieu auquel l'humanité puisse croire. Elle n'en veut point d'autre, elle n'en aura jamais d'autre (1). »

On le voit, sur ce point, Vinet est plus orthodoxe qu'aucun des orthodoxes qui avaient existé avant lui; car, du moins implicitement, avait-on conservé jusqu'alors l'idée de subordination du Fils au Père.

Nous ne pouvons nous dispenser, avant d'entrer plus avant dans l'exposé de l'apologétique de Vinet, de nous arrêter sur ce dogme de l'incarnation et de nous demander s'il est réellement nécessaire pour quel homme soit bien certain de son salut. Nous montrerons dans le paragraphe suivant que l'idée que Vinet se fait de l'expiation ne nécessite nullement l'incarnation, telle qu'il l'entend et telle que nous venons de l'exposer. Nous sommes donc autorisé à présenter quelques observations sur ce dogme; nous croyons que notre travail y gagnera en clarté et en précision.

Vinet nous dit que pour être possible et surtout efficace, une religion doit être quelque chose de plus qu'un enseignement; il faut qu'un fait intervienne.

(1) Astié, *Esprit de Vinet*, t. I, p. 41.

Nous ne saurions le contester : dire à l'homme qu'il est malade, que cette maladie morale engendrée par le péché l'entraîne vers la perdition, s'il n'y porte remède, que ce remède c'est la foi au pardon de Dieu et la naissance à une vie nouvelle, tout cela est fort beau, mais incapable en vérité de toucher assez profondément un cœur pervers pour faire naître en lui les germes d'une vie nouvelle. Un exemple, l'exemple même de la plus parfaite sainteté ne saurait suffire, car un tel exemple effraie, accable et paralyse comme un idéal chimérique, comme une perfection fantastique, que l'homme ne saurait atteindre.

Nous convenons donc avec Vinet qu'il faut un fait ; nous allons plus loin, nous affirmons avec lui qu'il faut que ce fait vienne de Dieu. Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est la nécessité non plus que la possibilité de l'incarnation de Dieu lui-même revêtant un corps d'homme, et mourant sur la croix pour être un gage de son amour et de son pardon.

Voici nos arguments. Et d'abord une observation préliminaire s'impose, portant sur la manière dont Vinet conçoit les rapports du divin et de l'humain, ou de l'essence de Dieu et de l'essence de l'âme humaine. Pour lui l'essence du moi humain n'est pas identique à l'essence de Dieu. L'homme n'est pas engendré, mais créé par Dieu. Or, le mot *création* indique que le sujet créé n'est pas de même essence que le sujet créateur. En niant ainsi l'identité de l'humain et du divin,

on rend impossible à l'homme la virtualité d'une union parfaite avec Dieu. En effet, il ne peut y avoir d'intuition interne, de rapports spirituels qu'entre deux êtres ayant une nature commune.

Mais au contraire, si on admet que l'humain ne diffère pas essentiellement du divin, on peut admettre également que l'humain, par une volonté expresse de Dieu, réalise en lui la vie divine parfaite sous les formes et conditions de l'humanité, de l'humaine personnalité. Alors celui en qui se réalise cet idéal humain est en communion parfaite avec son Père, leurs deux volontés n'en font pour ainsi dire qu'une, de telle sorte que nous avons dans le Fils la volonté authentique du Père.

Cela posé, l'incarnation telle que l'entend Vinet est inutile. L'incarnation n'a d'autre but, ou de but principal, que de donner à l'homme un gage de l'amour et du pardon de Dieu. Ce gage ne peut-il être donné par celui qui a réalisé en sa personne l'idéal humain jusque-là impersonnel, qui a été le devancier, le type de l'homme dans l'existence future, en un mot, par le Fils de l'homme? Quelle autre preuve plus éclatante de l'amour et du pardon de Dieu que le spectacle de l'homme sans péché, de la créature par excellence, souffrant par sympathie de toutes les misères humaines, poursuivant son audacieuse entreprise contre le péché et inaugurant le règne de Dieu, malgré le scepticisme païen, le fanatisme juif, la brutale gros-

sièreté de la populace ameutée, la trahison des amis; accomplissant son œuvre de régénération et d'amour malgré la certitude de la mort qui l'attend, allant au devant de cette Jérusalem qui tue les prophètes pour y sceller de son sang la nouvelle alliance, l'alliance du pardon et du salut qu'il a conclue avec le monde au nom du Père qui l'avait envoyé ?

Si le Fils de l'homme nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, Dieu nous aimerait-il moins que lui? Dieu serait-il donc moins bon que l'homme? Le supposer est déjà un blasphème; demander à Dieu un autre gage de son amour que celui de Jésus, du Fils de l'homme, du type parfait de l'humanité, ce ne serait rien moins qu'une impiété.

D'ailleurs, l'incarnation telle que l'entend Vinet est-elle possible? Peut-elle se justifier par la spéculation? Nous ne le croyons pas. Mais nous ne pouvons entrer ici dans une discussion approfondie de cette question; cela nous entraînerait trop loin et nous ferait sortir de notre sujet, car au point de vue apologétique qui est le nôtre, il nous suffit d'avoir montré que l'incarnation n'est pas nécessaire.

CHAPITRE III

RÉDEMPTION ET RÉCONCILIATION, OU SATISFACTION DU BESOIN DE PARDON

Nous l'avons vu, le premier besoin de l'homme pécheur, c'est de voir Dieu se manifester, d'être éclairé par lui. Cette manifestation a eu lieu en Christ qui est Dieu lui-même d'après Vinet, d'après nous le type de l'humanité réalisé par une volonté spéciale de Dieu. Ici se présente une autre question : le pécheur qui se rend coupable envers Dieu veut être réconcilié avec lui ; Christ opère cette réconciliation. Comment l'opère-t-il ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

Vinet emploie souvent le mot d'expiation pour désigner l'œuvre du Christ, le moyen par lequel s'effectue la rédemption ou la réconciliation. Ce mot, on le sait, peut être pris dans divers sens ; on peut même dire que jamais on n'est parvenu à bien s'entendre sur sa signification propre. Ce terme contient, dans le dogme traditionnel, trois idées principales assez précises. Voyons d'abord quelles sont ces trois idées ; nous nous

efforcerons ensuite de nous rendre un compte aussi exact que possible, de ce que Vinet en garde ou en rejette.

Il serait peut-être plus vrai de dire que l'idée d'expiation se divise en trois moments qui sont : la *substitution*, la *satisfaction*, la *propitiation*.

Par le péché, la dignité de Dieu est lésée. Cette dignité lésée réclame une satisfaction. Or le péché étant infini, la satisfaction devra être infinie. Elle ne peut être fournie par des souffrances humaines, car l'homme est un être fini. Il faut donc que ce soit Dieu lui-même ou la seconde personne de la Trinité qui procure cette satisfaction. Aussi Jésus-Christ, qui est le *Logos* divin, s'incarne dans un corps humain et meurt sur la croix après avoir pris sur lui tous les péchés des hommes. Christ se substituant à l'homme pécheur, pour souffrir à sa place le châtiment que méritent ses péchés, voilà la *substitution*.

Par ses souffrances, le *Logos* divin satisfait à la loi de Dieu, voilà la *satisfaction*.

Dieu est satisfait dans sa justice, sa colère s'apaise, et dès lors il consent à pardonner à tous les pécheurs croyants, voilà la *propitiation*.

Disons en passant que ce dogme, qui compte encore parmi ses partisans des théologiens fort éminents, soulève cependant, et à juste titre, bien des difficultés. Le sang de Christ rappelle par trop vivement les sacrifices païens. La justice de ce Dieu qui fait souffrir à un innocent des peines infinies, nous paraît fort arbitraire et

fort injuste. La justice parfaite veut au contraire que la souffrance soit inséparable du péché, le bonheur de la vertu; elle veut que l'homme expie lui-même ses fautes. Dieu exige-t-il donc la mort du pécheur? Cela ne pourrait être que si le péché était devenu chez l'homme une seconde nature. Or, il n'en est rien; le péché n'est qu'un désordre intérieur; ce que Dieu veut, c'est le rétablissement de l'ordre. Un désordre intérieur ne peut être guéri par un fait extérieur tout seul. C'est dans l'homme lui-même que doit avoir lieu la crise, et si la crise est amenée par le fait extérieur, c'est la volonté propre de l'homme qui doit et peut seule rétablir l'ordre en rendant la crise efficace. Le dogme traditionnel de l'expiation nous apparaît comme une fantasmagorie incompréhensible.

Que nous dit Vinet sur l'expiation? Nous devons répéter ici ce que nous avons déjà signalé ailleurs, à savoir que Vinet ne cherche jamais à systématiser sa pensée. C'est surtout dans cette question complexe de la sotériologie que ce manque d'esprit scientifique se révèle. Il emploie souvent le mot d'expiation sans se douter le moins du monde des nombreuses questions secondaires que ce mot soulève. Il garde le dogme sans savoir ce qu'il contient, et il rompt ainsi malgré lui avec la tradition. Par exemple il ne fait nulle part mention dans les écrits de la troisième période, de substitution dans le sens traditionnel du terme. Il laisse absolument de côté ce point capital : l'infinité du péché

nécessitant l'infinité de la peine. N'admettant pas d'ailleurs la corruption radicale, il était logiquement amené à rejeter, ou tout au moins à passer sous silence, cette idée de substitution.

Nous n'avons pas non plus trouvé l'idée de propitiation dans les écrits de Vinet. Nulle part il n'y est dit que Dieu est irrité contre l'homme, qu'il doit par conséquent lui être rendu propice. Très souvent, au contraire, nous rencontrons cette idée que c'est l'homme qui est devenu ennemi de Dieu, que c'est lui par conséquent qui a besoin d'être réconcilié avec son Père, que c'est en lui que la réconciliation doit s'opérer et non pas en Dieu.

Reste l'idée de satisfaction. Vinet nous déclare assez souvent que Christ a satisfait la justice de Dieu. Comment explique-t-il la chose ? Dans un article du *Semeur* (XV, 343), il y a un passage où Vinet se pose cette question : comment la souffrance de l'innocent peut-elle justifier le coupable ? Sa réponse s'appuie sur ce qu'il appelle le mystère de la solidarité : « Le péché est transmissible, réversible ; pourquoi la justice, sous certaines conditions, ne le serait-elle pas ? Tout ceci, ajoute-t-il, n'explique rien peut-être ; tout ceci n'est pourtant pas sans force. » Cette question n'est pas autre chose que celle de la satisfaction posée sous une autre forme. Vinet a peu de confiance en son argument, il lui attribue une médiocre valeur puisqu'il se croit obligé d'avouer qu'il n'explique peut-être rien.

De tout ceci résulte que nous sommes autorisé à dire que Vinet, quoiqu'il ne nie pas expressément le dogme traditionnel, ne l'accepte pas dans son ensemble. Le sacrifice de Christ est d'après lui un gage de l'amour et du pardon de Dieu ; c'est en lui que réside la vertu rédemptrice de l'Evangile. Nous sommes sauvés non pas seulement par les souffrances comprises entre Gethsémané et le Calvaire, ou par la passion proprement dite, mais par toutes les souffrances de sa vie, qui fut tout entière une passion, une manifestation d'amour ; ce n'est pas même par les souffrances de toute sa vie, mais par toute sa vie, car son œuvre forme un tout indivisible ; par tout ce qu'il a été ; par tout ce qu'il a opéré ; par ses actions et par ses paroles ; par ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert ; par sa vie comme par sa mort (1).

Christ expie nos fautes en ce sens qu'il en souffre par sympathie durant sa vie et qu'il meurt à cause d'elles, en nous apprenant ainsi que l'amour de Dieu n'a pas de bornes et que son pardon est gratuit. Voilà ce que Vinet entend par l'expiation, qui est pour lui un mystère d'amour.

L'homme, pour se réconcilier avec Dieu, avait besoin de savoir que sa justice n'était pas implacable, en d'autres termes qu'il ne voulait pas la mort du pécheur, mais sa conversion, qu'il était disposé à pardonner.

(1) *Etudes évangél.*, 2^e éd., p. 81-82.

Cette assurance du pardon a été apportée par Christ, qui a réalisé l'amour divin par sa vie tout entière et surtout par son sacrifice. Le cœur de l'homme pécheur est vaincu; dès lors la réconciliation est opérée, le besoin de pardon est satisfait.

Comment Vinet entend-il le pardon de Dieu dont Christ est le gage? Nous sommes mis au clair sur ce sujet important par un discours des *Etudes évangéliques* qui a pour titre la *Grâce et la loi*.

Le mot pardonner se prend dans deux sens : dans le premier il signifie ne garder aucun ressentiment d'une injure reçue; dans le second, il signifie remettre la peine méritée par une faute. Dans le premier cas, le pardon est synonyme de l'amour paternel de Dieu; le second sens est le plus usuel, mais aussi, empressons-nous de le dire, le plus impropre. Dieu n'a pas à pardonner dans ce sens là. Cette affirmation demande une explication. Le péché porte sa peine en lui-même; c'est une loi immuable que Dieu a établie et que notre conscience réclame. L'homme subit lui-même le châtiment de ses fautes; il expie ses péchés, ici-bas par ses souffrances physiques et morales qui en sont la conséquence, et dans la vie future par le remords et une jouissance moindre des félicités célestes. Le péché, en rabaissant l'homme, le rend de moins en moins propre à la communion avec Dieu et aux jouissances qui y sont attachées : c'est là son châtiment. Christ n'est pas venu souffrir à notre place, ce serait trop commode;

au contraire, il est venu nous dire d'expier nos fautes passées par le repentir, et d'acquérir par une vie nouvelle, par une vie sainte, la capacité de jouir du bonheur réservé aux saints dans la vie future. Il en est des peuples comme des individus, ils subissent la même loi. Qu'on nous dise si jamais un peuple a pu échapper au châtimement de ses fautes ? Cette loi est éternelle, immuable comme son auteur, et Dieu lui-même ne saurait vouloir l'enfreindre.

Il n'est donc pas possible de dire que le pardon en Dieu consiste à remettre la peine que méritent nos péchés. Cela est si vrai que cette notion usuelle du pardon a une conséquence des plus fâcheuses au point de vue moral. En effet, si le châtimement de nos péchés nous est remis, il n'y a plus aucun rapport entre la régénération et le salut ; celui-ci nous est accordé par l'acte du pardon sans aucune condition, sauf peut-être celle de la croyance. De là à l'indifférence morale et à l'antinomianisme il n'y a qu'un pas. Ce pas a été fait dans une certaine mesure par le Réveil, c'est ce qui a été l'une de ses plus grandes faiblesses et l'une des principales causes de son prompt discrédit.

Au contraire, si on entend par pardon de Dieu le fait qu'il ne garde aucun ressentiment du péché, qu'il nous aime et qu'il veut nous sauver, on est amené à une notion beaucoup plus morale et plus évangélique du salut. Dans ce cas le salut est la régénération elle-même rendue possible par la substance objective de

l'Évangile qui est la manifestation de l'amour de Dieu. Cette conception qui confond le pardon et la régénération, le salut et le renouvellement intérieur, est d'après nous la seule conforme à l'esprit du Christianisme. Or, Vinet nous dit expressément à la page 292 de la 2^e édition de ses *Études évangéliques* : « Dieu a pardonné de toute éternité. » Qu'est-ce à dire sinon que le pardon n'est pas autre chose que l'amour éternel de Dieu ? Il est tout naturel que Vinet place le pardon de Dieu, ainsi entendu, plus spécialement dans l'ensemble de l'œuvre de Christ. De quelque manière qu'on conçoive la nature de Christ, on est toujours obligé de voir en lui une manifestation particulièrement éclatante de l'amour de Dieu ou de son pardon pour parler le langage ordinaire de la théologie.

Nous ne voulons pas affirmer que Vinet se soit toujours expliqué clairement sur le sujet qui nous occupe. Sa pensée au contraire nous a paru flottante. La lecture de ses ouvrages laisse une impression douloureuse. On sent que l'auteur n'est pas sur un terrain solide ; qu'il marche un peu au hasard ; on voit qu'il cherche à atténuer par des mouvements d'éloquence l'absence de logique : son éloquence laisse froid parce qu'elle est vide. Il sent le dogme traditionnel lui échapper ; comme il ne veut pas passer pour un novateur, il se replie sur lui-même, fait violence à la logique et à son bon sens, s'efforce de garder dans son langage ce qui n'est plus dans sa pensée. Ce qui le gêne surtout,

c'est la justice de Dieu ; il ne cesse de répéter que la croix est une manifestation de la justice, mais il ne dit jamais en quoi, ni comment. Il se plait à se torturer l'esprit avec l'antinomie de la justice et de l'amour, sans jamais la résoudre. Il ne le peut pas d'ailleurs, car il n'a pas su s'élever à la conception d'après laquelle c'est l'homme lui-même qui satisfait la justice et non un autre que lui. Du moment que l'homme expie ses péchés, qu'il les expie après comme avant Jésus-Christ, dans la vie future comme durant sa carrière terrestre, la justice n'a rien à voir dans l'œuvre de la rédemption. Mais parce que l'homme expie, est-ce à dire qu'il n'y ait plus de place pour l'amour de Dieu ? Au contraire, l'amour alors joue le rôle immense de délivrer de la puissance du péché en se manifestant en Jésus-Christ. On comprendra enfin qu'il n'y a aucune opposition entre ces deux attributs de Dieu quand on aura compris qu'un seul péché ne produit pas en nous une seconde nature, que par conséquent il n'est pas irréparable, qu'il n'entraîne pas la mort du pécheur ; qu' aussitôt expié par un repentir sincère et par l'acceptation franche et joyeuse des conséquences qu'il a entraînées, il est effacé.

En un mot, le péché n'est qu'un désordre ; l'ordre peut être rétabli et dès qu'il l'est, soit dans cette vie, soit dans la vie future, la justice est satisfaite. Le péché comme l'amour est un stimulant ; il a un rôle pédagogique ; les souffrances qu'il fait naître sont souvent le

meilleur stimulant à la vertu. Ces souffrances sont la justice même de Dieu ; la justice et l'amour en Dieu, bien loin d'être en lutte, concourent donc au même but. Voilà comment se résout l'antinomie que Vinet expose si souvent dans ses *Etudes sur Pascal*, sans parvenir à la réduire à l'unité.

Mais ne soyons pas trop sévère à l'égard de Vinet ; soyons-lui reconnaissant, au contraire, d'avoir résisté aussi courageusement à l'antinomianisme du Réveil et de l'avoir si vivement combattu. S'il n'est pas parvenu à se défaire complètement de la tradition, nous ne lui devons pas moins une grande admiration pour ce qu'il a mis l'accent sur le côté subjectif et moral du salut, employé sa plus chaude éloquence à montrer la nécessité de la régénération pour avoir part à l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ.

Nous terminons ce chapitre par la reproduction d'un passage de l'étude qui a pour titre le *Regard*, dans laquelle Vinet s'explique clairement sur la part de Dieu et sur celle de l'homme dans l'œuvre du salut : « Or, il est bien vrai que le salut se consomme en nous, et même, selon l'énergique expression de saint Paul, que nous l'accomplissons ; mais le salut a toutes ses racines hors de nous. Il y a d'abord un fait qui appartient tout entier à Dieu, un fait où nous ne sommes pour rien ; c'est le pardon. Dieu a pardonné, Dieu a offert la main de la réconciliation, et Jésus-Christ, tout ensemble homme et Dieu, s'est porté caution de Dieu

envers l'homme et otage de l'homme envers Dieu. Jésus-Christ est le médiateur d'une nouvelle alliance, où tout le cœur de Dieu se manifeste, et qui porte pour sceau et pour devise cette parole toute nouvelle : *Dieu est amour*. C'est le pardon ; ce n'est pas encore le salut. Le salut commence hors de l'homme et s'accomplit en lui. L'homme est sauvé par Jésus-Christ, mais en tant que Jésus-Christ le sanctifie. L'homme perdu dans le premier Adam ne serait pas sauvé par le second, si ce second Adam n'était pas un esprit vivifiant, et ne le faisait pas ressusciter en nouveauté de vie. C'est cette résurrection qui est proprement le salut. »

CHAPITRE IV

INFLUENCE MORALE DU CHRISTIANISME

Sainteté et bonheur.

L'un des plus grands mérites de Vinet est, sans contredit, d'avoir présenté la religion et la morale comme unies indissolublement, comme se pénétrant réciproquement d'une manière aussi intime que profonde. Chez Vinet la morale est pour ainsi dire une apologétique et l'apologétique une morale : « Le vrai Christianisme est pratique; tout en lui se hâte vers l'action; la morale y est si près du dogme qu'à peine les peut-on distinguer; d'entrée et d'intention le Christianisme est une morale (1). — Il n'y a point de limite, point d'intervalle entre la religion et la morale. Elles sont si organiquement unies qu'on ne prend pas l'une sans l'autre (2). »

(1) *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle*, t. II, p. 146.

(2) *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, p. 285.

La régénération de l'homme, le rétablissement de l'harmonie rompue par le péché, la satisfaction de ce besoin de sainteté qui est au fond de la nature humaine, voilà le rôle immense, la sublime mission que Jésus est venu remplir au sein de l'humanité déchue. Et si cette mission est en effet remplie, si l'homme est vraiment régénéré par Jésus, si en lui il trouve le bonheur et la joie, n'est-ce pas la meilleure preuve que sa religion est la vérité, qu'elle est la religion définitive ?

Tel est le grand argument de Vinet, celui qui remplit une grande partie de ses ouvrages, qu'il ne perd jamais de vue et qu'il développe sous mille formes différentes dans toutes les occasions qui se présentent. Quel que soit le sujet qu'il traite, toujours la haute valeur morale du Christianisme est mise en lumière. Cet argument, en effet, peut prêter à des développements infinis, car l'influence morale du Christianisme ne se borne pas à l'individu ; elle agit aussi sur la famille, sur les relations sociales, sur la politique, sur la littérature, sur l'art, sur la science même. Vinet a touché à presque tous les côtés de la question, et il serait sans doute intéressant et utile de recueillir fidèlement tout ce qu'il a dit sur ces divers sujets. Mais outre qu'elle nous ferait entrer dans le domaine de la morale pure et par conséquent sortir de notre sujet, une pareille recherche ne peut trouver sa place dans une étude aussi restreinte que la nôtre. Nous devons donc nous

borner à rechercher comment Vinet montre la supériorité de cette morale sur les morales humaines.

Le Christianisme est la plus excellente des morales, parce qu'il est autre chose qu'une morale. Il ne s'adresse pas d'abord à la raison ; il va droit à l'âme, avec toute la puissance d'un fait (1). Les philosophes ont sans doute une belle morale ; mais il leur manque une base solide, des motifs puissants, en d'autres termes un stimulant. Leur morale peut bien quelquefois inspirer une bonne action, susciter un beau mouvement ; mais elle ne peut changer le fond même de notre cœur, elle ne peut faire de l'homme pécheur un homme régénéré, c'est-à-dire un homme nouveau. « Qu'est-ce, en morale, qu'un système ? Un ensemble bien lié de notions, dont la cohérence peut plaire à l'esprit, mais qui, par lui-même, n'a aucune prise sur la volonté. Nous ne sommes, qu'on s'en souviennne bien, jamais modifiés par nos convictions seules. Qui veut nous porter à un acte quelconque, qui veut surtout soumettre à une règle notre vie entière, doit, au préalable, trouver dans notre âme une affection correspondante à ses préceptes, ou l'y créer. Sans un tel introducteur, un système ne pénétrera point de notre esprit dans notre âme. Nous apprendre notre devoir n'est rien, si on ne nous le fait aimer (2). » Faire ai-

(1) *L'éducation, la famille et la société*, p. 119.

(2) *L'éducation, la famille et la société*, p. 117.

mer le devoir ! voilà ce que les religions et les systèmes de morale n'ont jamais pu et ne pourront jamais faire ; voilà la noble prétention qu'élève et que réalise le Christianisme. Comment le Christianisme nous fait-il aimer le devoir, comment arrache-t-il de nos âmes les dernières racines du mal ? Voici : le Christianisme nous fait aimer Dieu, et il nous le fait aimer en créant en nous la foi, qui est un *regard*, une contemplation de Jésus-Christ, lequel nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous. Mais laissons parler Vinet lui-même dans son beau discours le *Regard*, qui, quoi qu'en dise M. Chavannes, est tout ce que Vinet a écrit de plus beau et de plus vrai : « Jésus-Christ est comme une montagne, du sommet de laquelle le regard embrasse toute l'étendue d'un pays et en atteint les dernières limites. A mesure que vous montez, et dès le premier plateau, votre œil s'étend plus loin que du bas de la montagne. A chaque pas votre horizon s'agrandit ; mais si vous voulez tout embrasser, il faut gravir jusqu'à la cime. De là vous voyez ce que vous aviez déjà vu de moins haut, et vous voyez de plus ce qui ne peut se voir que du sommet. Or, le dernier sommet de Jésus-Christ, si l'on peut ainsi parler, c'est Jésus-Christ crucifié. De cette hauteur on voit tout ce qui se peut voir, on connaît tout ce qui se peut connaître ; la vue dont on jouit de si haut réunit et résume tout. S'il s'agit de connaître ce qu'est l'homme, qui nous l'apprendra mieux que l'horreur inexprimable de cette mort, où

l'excès de la souffrance s'aggrave encore de l'excès de l'ignominie, où dans le calice des douleurs l'ingratitude et la trahison expriment toute leur amertume, d'où la gloire et la pitié sont absentes, et dont Dieu lui-même détourne son regard et retire ses consolations ? Si c'est à cause de l'homme qu'un être parfaitement juste souffre toutes ces choses, qu'est-ce que l'homme, combien son mal était-il désespéré, et en même temps combien sa dignité, son excellence primitive sont grandes ! Qu'est-ce, en effet, dans la pensée de Dieu, qu'un être pour qui Dieu lui-même a consenti à mourir (1) ? Regardez donc, et dites : Voilà l'homme ! — S'il faut connaître, non plus l'homme tel qu'il est, mais l'homme tel qu'il doit et tel qu'il peut être, qui vous l'apprendra mieux que cette croix où un homme juste, mais un homme, prenez-y garde, meurt pour les hommes injustes, où une âme humaine déploie tout ce que l'homme a jamais pu concevoir, et n'a jamais réalisé, d'abnégation, de magnanimité, de douceur, de puissance morale ; que cette mort qui, rapprochée de toutes les morts les plus généreuses dont l'histoire nous fasse mention, laisse bien loin derrière elle tous ces glorieux trépas, et ceux mêmes qu'elle a inspirés ?

(1) Nous avons dit que Vinet considère le sacrifice de Christ comme une manifestation de pardon et d'amour. Ce sacrifice ne perd rien de sa valeur quand on rejette l'incarnation.

Regardez donc encore et dites encore : voilà l'homme ! Est-ce assez ? Non, c'est Dieu lui-même que vous avez besoin de voir et de connaître. La vue de la croix vous a humiliés, je le veux ; elle a exalté votre sens moral et vous a rendu le sentiment de votre primitive destination et de votre service raisonnable, je le veux encore. Mais ces pierres d'attente seraient éternellement des pierres d'attente et ne supporteraient jamais rien, si Dieu restait pour vous le Dieu inconnu vers lequel votre respect et votre amour ne se dirigent qu'en hésitant, et loin duquel ils meurent en chemin. Mais dans la mort de son Fils, il vous dévoile son visage tout plein de miséricorde et de majesté, il se montre comme un Dieu vivant entre les bras duquel il n'est plus terrible mais il est doux de tomber, comme un père en un mot, qui fut toujours père, mais qui vous le déclare aujourd'hui. De même il fut toujours saint ; mais l'avez-vous jamais su, vous êtes-vous fait au moins une idée de ce que c'est que la sainteté de Dieu, jusqu'au moment où Dieu a consenti que, pour arracher les hommes au péché, son Fils très saint souffrît une telle contradiction et de telles indignités de la part des hommes pécheurs ? Aviez-vous compris jusque là que la souffrance et le péché étaient étroitement unis, étaient inséparables, et, pour tout dire, ne faisaient qu'un ? Or, un regard, un seul regard vous dit tout cela, vous apprend tout ce que vous deviez apprendre, vous ôte toutes les frayeurs excepté la frayeur du mal, vous

rend à la fois un maître et un père, vous assure dans le ciel un ami et un intercesseur, dissipe dans votre esprit les ténèbres du doute, donne un mot à l'énigme de la vie, et vous fait jeter l'ancre d'une joyeuse espérance au delà du voile de la mort (1). »

Voilà ce que produit ce regard jeté sur Christ; il détermine chez celui qui regarde quelque chose de violent et de décisif, une crise terrible et bénie qui a pour dénouement la guérison et la vie. « A mesure que ce regard se prolonge, il excite dans notre âme un saint enthousiasme, un saint amour; il rend ces dispositions habituelles ou dominantes dans notre cœur; il devient la lumière en même temps que la chaleur de notre vie; il facilite, il simplifie, il éclaire tout; il fait mieux que réfuter les doutes, il les absorbe; il éteint dans ses clartés toutes les lueurs équivoques ou fausses; il écarte les questions frivoles, il jette au rebut les subtilités, il crée une évidence triomphante, et, nous transportant d'avance dans la lumière du ciel, il met sous nos pieds tous les nuages qui étaient sur nos têtes (2). »

Dans ses magnifiques descriptions de l'influence qu'exerce sur le cœur de l'homme le regard qu'on attache sur Jésus, Vinet insiste surtout sur ceci, que l'amour seul produit l'amour, que l'amour ne peut être compris que par l'amour, qu'être chrétien, c'est-à-dire

(1) *Etudes évangéliques*, 2^e édit., p. 5-7.

(2) *Etudes évangéliques*, 2^e édit., p. 21.

être régénéré en nouveauté de vie, c'est aimer Dieu et Christ. Nous ne pouvons nous empêcher de transcrire le beau passage dans lequel il retrace, avec des accents émus et éloquents, les rapports qui existent entre le Christianisme et le cœur : « Il en est des hauteurs de l'âme comme des magnificences du firmament. Lorsque, par une nuit sereine, des milliers d'astres étincellent sur le front des cieux, cette éclatante richesse de la voûte étoilée ravit quiconque a des yeux ; mais celui à qui la Providence a refusé le bienfait de la vue, en vain il aurait l'esprit ouvert aux conceptions les plus hautes, en vain sa capacité intellectuelle dépasserait de beaucoup celle du commun des hommes, toute cette intelligence, et toute la force qu'il pourrait encore ajouter par l'étude à ses rares qualités, ne l'aideront en rien à se faire une idée de ce ravissant spectacle ; tandis qu'à ses côtés un homme sans talent et sans culture n'a besoin que d'entr'ouvrir les paupières pour embrasser d'un regard et s'approprier en quelque sorte toutes les splendeurs du firmament, et pour recevoir dans l'âme, par les yeux, les impressions qu'un pareil spectacle ne peut manquer de produire. Un autre ciel, un ciel plus magnifique que la voûte d'azur étendue sur nos têtes, se déploie à nos regards dans l'Évangile ; de divines vérités sont les astres de ce ciel mystique, et y brillent plus lumineuses et plus pures que les étoiles dans le firmament ; mais il faut un œil pour les voir, et cet œil, c'est l'amour. L'Évangile est une œuvre d'a-

mour; le Christianisme n'est que l'amour réalisé sous sa forme la plus pure; et comme la lumière de ce monde ne peut être connue que par l'œil, l'amour ne peut être compris que par l'amour (1). »

Du principe de la morale, qui est l'amour, passons aux motifs. Là encore Vinet sait faire ressortir avec force combien ces motifs sont élevés et supérieurs. Pour lui, l'épicurisme est la négation de toute religion; quant à l'eudémonisme vulgaire, il le rejette sans pitié. Vinet cependant ne méconnaît nullement la légitimité du besoin de bonheur, que tout homme porte en lui-même. Mais il veut que le bonheur naisse de la sainteté, et il déclare que ce bonheur-là est le seul légitime et le seul véritable. « Le bonheur est proportionné à la sainteté; et tout ce qui manque à la sainteté, c'est-à-dire à l'obéissance et à l'amour, est autant de pris sur le bonheur, autant de retranché sur le salut (2). » Et la sainteté procure bien, en effet, le bonheur : « Le bonheur est le sentiment de l'harmonie intérieure. Ce sentiment n'est point une chose négative. Quand toutes les parties de l'être, toutes les parties de la vie, l'âme et la destinée, le visible et l'invisible, l'infini et le fini se touchent avec amour, et pour ainsi dire s'entre-baisent, il y a, dans le plus profond de l'homme, un tressaillement d'allégresse, dont le

(1) *Discours*, p. 39.

(2) *Nouvelles études évangéliques*, p. 28.

prolongement, dont la continuité forme ce qu'on peut justement appeler le bonheur (1). »

Sans la sainteté, le vrai bonheur est impossible : « On n'est heureux qu'autant qu'on peut vivre avec soi-même, qu'autant qu'on se trouve bien à la maison, c'est-à-dire dans son âme. Celui qui s'en tient sans cesse dehors, qui n'ose y rentrer, ou qui n'y rentre qu'avec répugnance, avec horreur, celui-là, fût-il habituellement serein et gai, ne peut se dire heureux : tout au plus il est diverti. Ce mot est le vrai nom du bonheur de ce monde. » Le contentement intérieur que procure le Christianisme par la sainteté, voilà donc le vrai bonheur dont jouit le chrétien. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, car Vinet l'a retourné sous toutes ses faces. Nous pourrions remplir de belles pages en recueillant tout ce que nous trouvons dans les *Méditations*, les *Etudes* et les *Discours* sur la joie du chrétien et sur le rôle pédagogique que le Christianisme donne à la souffrance. Mais outre que ces sujets tiennent de plus près à la morale, nous sentons le besoin de nous restreindre et de courir rapidement au but.

Disons cependant un mot de l'influence du Christianisme sur la société. Nous sommes autorisé à être ici très bref, par le fait que Vinet lui-même n'a abordé ce sujet qu'accidentellement, qu'il n'en a pas fait l'objet

(1) *Essais de phil. mor.*, p. 178.

d'une étude spéciale. Nous dirons même que c'est une des plus graves lacunes de son apologétique.

Voici les principales idées que nous avons recueillies.

Le Christianisme fonde la vraie liberté en spiritualisant les aspirations de la société et en fortifiant l'obéissance. La passion du bien-être matériel penche du côté de la tyrannie. Les représentants de cette tendance, ses apôtres, car le malheur du temps lui en a donné, n'en conviennent pas tous; le nom de la liberté se lit même en lettres d'or sur les larges phylactères de quelques-uns d'entre eux. Ils ne mentent pas, mais ils se trompent : à quoi donc aboutirait le matérialisme? quelle espèce de société peut-il fonder? quelle sorte de liberté peut-il aimer? Nous n'attendrons pas les faits, ou plutôt nous n'attendrons pas de nouveaux faits pour attester qu'une société vouée au culte du bien-être est mûre et toute prête pour l'esclavage; et une raison, sans plus, c'est que déjà elle est esclave (1).

Les hommes de progrès ne mettent point dans leur programme le progrès dans l'obéissance. Aux yeux des chrétiens, c'est là le point le plus noble et le plus nécessaire. Une liberté qui n'obéit pas est un pur nonsens; il ne peut y avoir aucune liberté s'il n'y a pas obéissance à la loi civile ou divine, et à l'autorité dans les limites de la loi; ce serait tomber dans la plus effroyable anarchie.

(1) *L'éducation, la famille et la société*, p. 511.

Le monde chrétien est en marche vers l'égalité depuis que Dieu nous a tous enveloppés dans la rébellion pour faire miséricorde à tous. Mais le Christianisme ne consacre d'égalité absolue que l'égalité devant les lois, laquelle naît de l'égalité des droits spirituels (1). Quant à l'égalité des biens, elle ne répond à aucune vérité de l'ordre spirituel. Cependant la justice et la conscience chrétienne veulent qu'on fasse usage de tous les moyens non spoliatoires, non attentatoires aux lois fondamentales de la nature humaine, qui paraissent propres à faire arriver tout homme, par le moyen du travail, à la plus grande somme de bien-être que comportent la mesure de ses forces et la nature de ses facultés (2).

Enfin les croyances chrétiennes sont seules capables de dilater les cœurs, d'intéresser l'homme à l'homme, de réaliser la *fraternité universelle* : tout cœur chrétien a aimé l'humanité; tout homme qui ne l'a pas aimée n'était pas chrétien; ces deux vérités sont à l'abri de toute atteinte (3).

(1) *L'éducation, la famille et la société*, p. 506.

(2) *Ibidem*, p. 514 et 515.

(3) *Essais de phil. mor.*, p. 187.

CHAPITRE V

INDIVIDUALITÉ ET LIBERTÉ

Questions ecclésiastiques (1).

Pour Vinet, l'un des traits caractéristiques et essentiels de l'œuvre de Christ est d'avoir consacré le principe de l'individualité religieuse. Qu'est-ce que Vinet entend par l'individualité? « L'individualité est cette combinaison de qualités humaines qui distingue un être entre tous ses semblables, et ne permet pas de le confondre avec aucun d'eux (2). » Elle n'est ni une imperfection, ni un vice de notre nature; elle est une des conditions attachées à notre imperfection.

Ce n'est pas l'un des moins grands mérites de Vinet que celui d'avoir défendu l'individualité contre tous les dangers qu'elle court au sein de la société moderne. Malgré les exagérations dans lesquelles il est tombé

(1) Pour plus de détails, voir Cramer, p. 78-94 et Chavannes dans le chapitre qui a pour titre : *Questions ecclésiastiques*.

(2) *Mélanges*, p. 88.

quelquefois, nous lui devons toute notre admiration et toute notre reconnaissance, pour la vigoureuse éloquence avec laquelle il a mis en lumière le caractère inaliénable de l'individualité. Esquignons à grands traits ses idées principales et ses arguments les plus saillants.

L'individualité est la base de notre valeur propre, car, pour que nous soyions quelque chose, il faut que nous soyions nous-mêmes, ou, en d'autres termes, que nos qualités soient à nous (1).

Tout ce qui diminue l'individualité, diminue l'homme lui-même ; et si l'absorption pouvait être complète, le nom d'homme ne désignerait tout au plus qu'un organisme sensible pourvu d'un appareil dialectique (2).

Il y a des sacrifices impossibles. Il n'est aucun but qui puisse compenser, ni justifier le sacrifice de l'existence morale, de l'individualité (3).

Il est certain que si l'on fait trop abstraction de l'individualité, on s'enlève le ressort le plus énergique de la perfectibilité ; car c'est dans ce qu'il y a d'individuel que réside la vraie force de chaque homme, sa moelle morale (4).

Telle est la valeur de l'individualité. Or, il n'y a que le Christianisme qui la puisse sauvegarder. De toutes

(1) *Etudes sur Pascal*, p. 103.

(2) *L'éducation, la famille et la société*, p. 463,

(3) *Essais de phil. mor.*, p. 175.

(4) *Ibidem*, p. 173.

les religions purement humaines, comme aussi de toutes les philosophies païennes, aucune n'a osé rendre hommage à l'individualité. La négation implicite de la souveraineté de la conscience est à la base de tous les systèmes religieux antérieurs ou étrangers au Christianisme. C'est, entre eux et lui, une ligne profonde de démarcation, ou, pour mieux dire, un abîme. Le judaïsme a été le pont jeté sur cet abîme. Il ne consacre pas précisément le principe, mais il en prépare l'avènement (1).

L'Évangile, lui, sauvegarde l'individualité parce qu'il s'adresse aux individus. Il a compris que le sentiment religieux est si essentiellement individuel et libre, que tout ce qui est pris sur sa liberté, sur son individualité, est pris sur sa vie (2).

La vérité sociale n'est pas le premier objet de la révélation; sans doute elle ne peut manquer de venir avec toutes les autres, car la vérité religieuse embrasse tous nos rapports, et domine toute notre vie; mais ce n'est pas par là que commence en nous l'œuvre de Dieu; et si elle commençait par là, ce ne serait pas l'œuvre de Dieu (3).

Et puis, après tout, l'individualité, c'est l'humanité, c'est la vie (4). Comment obtenir des hommes, si d'a-

(1) *Liberté relig. et quest. ecclési.*, p. 427.

(2) *Essai sur la manif. des convic. relig.*, p. 389.

(3) *Nouveaux discours*, p. 247.

(4) *L'édification, la famille et la société*, p. 471.

bord vous ne reformez des individus ? Effacer l'individualité, c'est effacer l'humanité, la réalité humaine. Rendre à la société des individus, c'est lui rendre des hommes. L'homme, en effet, n'est homme qu'à la condition d'être soi-même. C'est par ce qu'il a d'individuel qu'il aime, qu'il croit, qu'il obéit. L'homme abstrait n'a de tout cela que l'apparence (1).

Ce n'est pas tout ; le Christianisme consacre la croyance à l'immortalité. Mais ce n'est pas la société qui est immortelle, c'est l'individu. Or, aussi longtemps que l'homme est immortel, il vaut plus que l'humanité qui ne l'est pas... L'immortalité de l'âme détrône la société, et la met aux pieds, non de l'individu, sans doute, mais de l'individualité (2).

Le Christianisme proclame donc la souveraineté de la conscience, l'individualité. Qu'en résulte-t-il ? Il en résulte la liberté religieuse, qui n'est pas seulement un droit, mais une nécessité impérieuse de la nature humaine. En tout ce qui concerne les questions ecclésiastiques, et particulièrement les rapports de l'Église et de l'État, Vinet a fait preuve d'un libéralisme qui n'a guère été dépassé. Depuis ses premiers écrits jusqu'à son lit de mort, sur lequel il lisait les *Girondins* de Lamartine, il a toujours fait sa plus constante préoccupation des intérêts de la liberté. La liberté religieuse

(1) *Semeur*, V, 438.

(2) *Mélanges*, p. 109.

et la liberté des cultes lui ont fourni la matière de trois de ses plus beaux ouvrages : *La liberté des cultes*, 1826 ; *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, 1842 ; *Liberté religieuse et questions ecclésiastiques*, 1854 ; et de presque tous ses articles de journaux, sans compter quelques dissertations publiées dans les *Mélanges*.

M. Chavannes a fait une étude fort détaillée et parfaitement concluante de ces questions. Comme nous adoptons ses conclusions, nous nous bornerons à les énumérer rapidement.

Vinet, à la suite des philosophes du XVIII^e siècle, fonde la liberté de conscience et la liberté des cultes sur les droits imprescriptibles de la conscience ou de l'individualité. Il montre que la liberté des cultes ne peut pleinement se réaliser que dans la séparation de l'Église et de l'État. M. Chavannes fait remarquer à juste titre que Vinet manque de sens historique. Son raisonnement ne roule que sur les idées abstraites de l'État et du culte. La pensée de tel état particulier est partout absente ; Vinet ne place jamais ses idées dans un temps ou dans des lieux déterminés. Or, le principe de la liberté de conscience doit avoir un complément indispensable tiré de l'étude des faits concrets auxquels il doit s'appliquer. Il faut écouter les leçons de l'histoire (1). L'État moderne se confond de plus en

(1) Chavannes, p. 156.

plus avec la nation; dans ce cas, le rôle de l'État moderne est de défendre les progrès de la civilisation d'où il est sorti contre les entreprises de fauteurs de l'ancien régime. Il ne suffit pas qu'il fasse régner l'ordre par la police, qu'il maintienne le droit par ses tribunaux; il y a d'autres intérêts auxquels il doit des soins assidus; la santé publique, par exemple, la culture scientifique, la prospérité des arts, surtout l'éducation et l'instruction des générations naissantes, réclament son activité. En outre, le salaire des cultes a des droits acquis qui ne peuvent être honnêtement répudiés. Toutes ces questions, Vinet ne les a pas aperçues (1).

Voici encore quelques observations que nous ajoutons à celles de M. Chavannes.

Vinet est en un sens un esprit exclusif; et il l'est surtout dans cette question des rapports de l'Église et de l'État. Une fois en possession du principe de la liberté de conscience, de l'autonomie de la personnalité morale, il pousse jusqu'au bout les conséquences de son individualisme, et rejette toute ingérence de l'État dans le domaine des convictions. Pour lui, le rôle de l'État doit être purement matériel. Or, sans tomber dans les travers de la théorie de l'État chrétien, on est cependant forcé de reconnaître à l'État un rôle éducateur dans les choses spirituelles et morales. Sans doute,

(1) Chavannes, p. 157-159.

au point de vue purement idéal, rien n'est plus beau que la complète indépendance de l'individualité. Mais malheureusement l'idéal est bien loin de pouvoir être réalisé. Combien sont-ils, ceux qui sont capables de se décider, en connaissance de cause, pour une Église ou pour une autre ? Ils sont une infime minorité. Les âmes d'élite, comme celle de Vinet, sont seules capables et surtout dignes de cet individualisme à outrance que demande l'apôtre vaudois de la liberté. Quant aux autres, qui forment une immense majorité, ne risquent-elles pas, avec le système de la séparation radicale, de tomber d'une indifférence plus ou moins prononcée dans une irréligion complète ? Et puis enfin, le sentiment religieux ne peut-il, dans certains cas, lorsqu'il tombe dans les excès d'un mysticisme extravagant ou dans un autoritarisme théocratique, devenir un danger social ? L'histoire n'est-elle pas là pour nous donner, à chaque page, les preuves des périls sans nombre qu'ont fait courir aux nations les errements religieux ? Est-il donc possible que l'État ignore l'Église, qu'il y ait séparation complète ? Non. La société est faite, sans nul doute, pour aider au développement de l'individu et pour protéger ses droits ; mais les droits de l'individu doivent trouver leur limite dans les droits de ses semblables ; et c'est le rôle de l'État de protéger et de garantir tous les droits, aussi bien les spirituels que les temporels. Loin de nous la pensée de réclamer une religion d'État ; elle ne doit pas être. Mais, d'un autre

côté, l'État ne peut et ne doit ignorer aucune des religions qui règnent dans la société qu'il régit. Il doit leur laisser une indépendance aussi large que possible mais nous lui reconnaissons le droit et surtout le devoir d'empêcher l'une quelconque d'elles d'opprimer les autres, ou de faire courir un danger quelconque à la société et aux légitimes progrès de la civilisation.

Qu'on le veuille ou non, la société est une réalité objective aussi bien que l'individu ; comme lui elle a ses droits et ses devoirs qu'il ne faut pas méconnaître, même dans les choses spirituelles et morales. Et d'ailleurs la séparation complète est irréalisable ; elle n'a jamais eu lieu et n'existera jamais.

Décidément Vinet n'est pas un esprit pratique. Ce qu'il demande, c'est l'idéal inflexible de la théorie ; il n'a pas compris que la réalisation nécessite des compromis qui doivent être mis en ligne de compte et occuper une large place dans une théorie des rapports de l'Église et de l'État.

Il y aurait beaucoup à dire aussi sur la notion que Vinet se fait de l'Église. Il ne veut à aucun titre d'une église-école ; pour lui, l'Église doit être une société où chacun entre par une adhésion spontanée. Ici encore Vinet fait preuve de cette absence de sens historique et d'esprit pratique que nous avons signalée. Sa théorie n'aboutit à rien moins qu'à un dangereux baptême et à cet esprit séparatiste qui est la perte du Christianisme par l'anéantissement graduel de son influence

morale. Sans doute, nous repoussons avec énergie les prétentions à l'infaillibilité d'une Église quelconque. Mais est-ce donc de l'autoritarisme que de donner à un enfant une instruction religieuse? Ne sera-t-il pas libre, plus tard, d'entrer dans l'Église qui lui conviendra le mieux? Et d'ailleurs, dans une époque de scepticisme et d'irréligion, trouvera-t-on un père chrétien qui consente à laisser son fils subir toutes les influences délétères du dehors, sans chercher à les combattre, sous prétexte de respecter sa liberté de conscience? Nous ne saurions en dire davantage là-dessus, tellement il nous paraît clair que l'Église doit avoir un rôle pédagogique. Si elle est une société, elle doit être aussi une école, sans quoi son existence n'a plus même sa raison d'être. Cela ne veut pas dire qu'elle doive imposer ses pratiques et ses croyances; cela veut dire simplement qu'elle doit chercher, par tous les moyens libéraux, à les faire accepter. Le Christianisme est avant tout une religion de propagande. Ce qui est contraire à l'esprit du Christianisme, c'est précisément cette Église dogmatique dont Vinet est resté le défenseur. Il est triste de voir que lui, qui réclame avec tant d'éloquence et de vivacité les droits imprescriptibles de la conscience, l'indépendance de l'Église vis-à-vis de l'État, reste l'apôtre déclaré des confessions de foi. Grave inconséquence, qui montre combien Vinet reste sectaire! Mais, empressons-nous de le dire, la confession de foi que Vinet rédigea lors de la fondation de

l'Eglise libre du canton de Vaud, était aussi peu dogmatique que possible. Gardons-nous donc d'en exagérer la portée ; peut-être n'était-elle pas le fruit d'un principe arrêté, mais plutôt une nécessité des circonstances présentes.

Donc, malgré les erreurs et les lacunes que nous venons de constater, nous n'en devons pas moins à Vinet une profonde reconnaissance et une sincère admiration, pour avoir mis en lumière l'esprit largement libéral du Christianisme. Cette partie de son œuvre restera toujours, pour les vrais chrétiens et les sincères amis du progrès et de la civilisation, l'un des plus nobles titres qu'un homme puisse avoir au souvenir des générations futures.

CHAPITRE VI

HUMANITÉ DU CHRISTIANISME

Son universalité; son éternelle jeunesse; son caractère définitif.

Nous avons montré comment le Christianisme rétablit dans l'homme l'harmonie rompue par le péché. Il crée la sainteté, il donne le bonheur, il fonde la liberté. Il donne satisfaction aux besoins de lumière, de pardon et de régénération. Le caractère d'une telle religion est d'être parfaitement humaine, puisqu'elle est non seulement compatible, mais admirablement harmonique avec tous les développements de l'individu et de la société. Mais elle est humaine, elle est la religion de l'humanité, à d'autres titres encore. Ne pouvant songer à donner même un simple aperçu des riches développements par lesquels Vinet célèbre l'harmonie, l'accord profond entre l'âme et l'Evangile, je me bornerai à citer quelques passages des plus saillants.

Le Christianisme, nous l'avons vu, donne satisfac-

tion à la conscience. Il fait plus, il embrasse l'homme tout entier. « La conscience éveillée, éveille tout l'homme ; guérie, elle guérit l'homme entier ; sa paix se répand dans le cœur ; le cœur, délivré de ses troubles, affranchi de ses chaînes, s'élance librement vers son véritable objet ; la raison s'élève au point de vue où tout se présente à elle harmonieux et cohérent ; l'imagination remplace de vains rêves par de magnifiques espérances, certaines comme si elles n'étaient pas immenses, immenses comme si elles n'étaient pas certaines (1). » Le Christianisme ne méconnaît et ne néglige aucun côté de notre nature : « Il embrasse tout ; il montre la souveraineté de son principe, non en détruisant quoi que ce soit, mais en s'assimilant toutes choses. Tout devient chrétien pour le chrétien ; rien n'est absolument en dehors du domaine de l'Evangile ; il a sauvé tout l'homme, il a sauvé toute la vie. De là vient que, quand une fois le Christianisme domine la vie, on jouit d'une grande liberté (et un peu de servitude auparavant est l'apprentissage de cette liberté-là). Rien n'est profane, si ce n'est le péché ; la vie n'est pas scindée ; il n'y a pas un certain point où le Christianisme s'arrête brusquement ; autant vaudrait empêcher les atmosphères de deux pays de se mêler par-dessus les montagnes qui servent de limites à ces deux pays. Au contraire, la vérité nous affranchit des dis-

(1) *Littérature au XIX^e siècle*, p. 261.

inctions ou séparations conventionnelles comme de toutes les autres; notre liberté est proportionnée à notre soumission, notre latitude à notre précision (1).»

On pourrait objecter contre l'humanité du Christianisme les paroles mêmes de l'Evangile, qui déclare l'opposition naturelle de l'homme à la vérité du salut.

Cette opposition est bien prouvée; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est l'harmonie de l'Evangile avec les besoins les plus profonds de notre nature (2). Il y a là une antinomie que Vinet n'a pas résolue d'une manière bien claire. Cependant il semble avoir trouvé la vraie solution quand il dit : « Une religion parfaitement en rapport avec les inclinations de l'homme naturel ne saurait être une religion vraie ; une religion qui se fait à l'image de l'homme est fausse; il n'y a de vraie que celle qui prétend transformer l'homme à son image (3). » Cela ne revient-il pas à dire que le Christianisme ne doit pas répondre aux besoins de l'homme tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être, tel qu'il est lorsqu'il est devenu chrétien, lorsqu'il est régénéré ?

Si c'est bien là ce que Vinet a voulu dire, il a trouvé la solution du problème. Il est très vrai de dire que le Christianisme est en opposition avec l'homme pécheur, car le Christianisme hait le péché et effraye le pécheur par sa sublimité, par la sévérité de ses enseignements ;

(1) *Homilétique*, p. 69.

(2) *Ibidem*, p. 596.

(3) *Essai sur la manifest. des conv. relig.*, p. 312.

mais il est en parfaite harmonie avec l'homme avide d'idéal, de sainteté et d'immortalité. En d'autres termes, il répond aux besoins les plus fondamentaux de notre être, à ceux qui nous viennent de Dieu et qui nous poussent vers lui. Ces besoins sont endormis par le péché, le Christianisme les réveille, et ces deux éléments séparés un moment, se reconnaissent et se rejoignent pour se fondre dans une admirable unité.

Nous ne pouvons nous empêcher de transcrire deux passages caractéristiques où Vinet célèbre cette harmonie du Christianisme et des besoins les plus profonds de l'âme humaine. « Avez-vous vu des lignes tracées à l'encre sympathique raviver, à l'approche du feu, des traits dont la pâleur se confondait avec la blancheur du papier sur lequel elles furent tracées? Cette écriture invisible est la loi de nature, ranimée par l'amour de Dieu, lequel est ranimé lui-même par un fait prodigieux, Dieu fait homme, Dieu mourant pour nos péchés. C'est là le feu dont la chaleur fait revivre sur le papier des syllabes, des mots, des lignes effacées. Si l'homme doutait de la loi morale, ce n'était pas faute d'une raison assez éclairée, mais faute d'un cœur régénéré. Lorsqu'il s'est repris à croire en Dieu, il s'est repris à croire à tout le reste (1). »

Et ailleurs : « Vous rappelez-vous les usages de l'antique hospitalité? Avant de se séparer de l'étranger, le

(1) *Semeur*, t. II, p. 358.

père de famille, brisant un sceau d'argile où certains caractères étaient imprimés, lui en donnait une moitié et conservait l'autre ; après des années, ces deux fragments, rapprochés et rejoints, se reconnaissaient, pour ainsi dire, opéraient la reconnaissance de ceux qui se les présentaient mutuellement, et, en attestant d'anciennes relations, ils en formaient de nouvelles. Ainsi, dans le livre de notre âme, se rejoint à des lignes commencées leur complément divin ; ainsi notre âme ne découvre pas, mais reconnaît la vérité ; ainsi elle juge avec évidence qu'une rencontre impossible au hasard, impossible au calcul, est l'œuvre et le secret de Dieu, et c'est alors seulement que nous croyons véritablement. Redisons-le : l'Evangile est cru lorsqu'il a passé pour nous du rang de vérité extérieure au rang de vérité interne et, si j'ose le dire, d'instinct ; lorsqu'il nous est à peine possible de distinguer sa révélation des révélations de la conscience ; lorsqu'il est devenu en nous un fait de conscience. »

Un autre caractère du Christianisme qui montre combien il est humain, combien il est approprié aux besoins de l'humanité, c'est qu'il est éminemment naturel par son application, quoique surnaturel par son point de départ. « Par là même qu'on prêche le Christianisme, on prêche la religion naturelle, et il n'est nullement nécessaire de faire pour elle une classe de discours à part. Dans la chaire même, il vaut beaucoup mieux considérer les vérités que la religion renferme

comme des faits moraux internes que comme des vérités objectives (1). » — « Le Christianisme a fait surgir, dit-on, quelques sentimennts de plus dans notre cœur et quelques idées de plus dans notre raison : parlez mieux, le Christianisme nous a donné un nouveau cœur et une nouvelle raison ; il a du moins ouvert l'un et l'autre, et ménagé une issue vers le jour à des plantes dont le germe glacé n'attendait qu'un rayon de ce soleil de justice. Ce dont l'humanité ne soupçonnait pas même l'existence lui a paru naturel dès qu'elle l'a connu ; et il était naturel, en effet, car il correspondait à tous les faits et complétait toutes les vérités (2). »

Il est regrettable que Vinet ait maintenu l'origine surnaturelle du Christianisme. Par là il sépare Dieu de la nature ; l'immanence est gravement compromise. C'est le point faible de tout l'Evangélisme. D'un autre côté, si Dieu est immanent, pourquoi une révélation surnaturelle pour donner une religion naturelle ? Pourquoi cette religion ne peut-elle être un produit de l'humanité ? On le voit, il y a dans la théologie de Vinet une grave contradiction qui dépare fortement son œuvre, et montre combien peu il avait l'esprit scientifique.

Mais poursuivons notre exposition. Si le Christianisme est humain, il doit être aussi universel ; son hu-

(1) *Homilétique*, p. 80.

(2) *Etudes sur Pascal*, p. 322.

manité emporte son universalité et réciproquement. Ce caractère d'universalité du Christianisme est un caractère important, car, si la religion n'est pas faite pour tout le monde, elle n'est pour personne; si elle est moins nécessaire à ceux-ci qu'à ceux-là, elle est inutile à tous (1). Or, le Christianisme est universel parce qu'il a cette belle propriété de convenir, non point à tel pays, à tel régime politique, à telle classe d'individus, mais à tout ce qui porte un cœur d'homme... Séparez des qualités accidentelles qui peuvent caractériser l'homme dans des circonstances données, celles qui forment le fond général et invariable de l'humanité, et vous verrez qu'à travers toutes les particularités de caractère, d'âge, de condition, d'état politique, il va chercher et saisir avec force ces points dominants que rien ne peut effacer. La doctrine de la Rédemption est une doctrine éminemment humaine, puisque tous les êtres de la famille humaine en ont eu la croyance, ou le désir, ou le besoin. Ce qui nous rend encore bien sensible ce caractère d'universalité du Christianisme, c'est la flexibilité avec laquelle il se prête aux différents caractères, aux différents tempéraments moraux de ceux qui le professent (2).

Personne plus que Vinet, n'a été frappé par le caractère définitif du Christianisme. Voici, quelques pa-

(1) *Semeur*, t. XV, p. 109.

(2) *Liberté des cultes*, p. 261.

roles émues par lesquelles il célèbre l'éternelle jeunesse qui fait de la religion de Jésus, la religion définitive, la religion de tous les siècles et de tous les peuples. « Saluons ensemble de nos bénédictions cette religion, seule complète, qui répond à tous les besoins de l'homme en offrant à chacune de ses facultés un aliment inépuisable ; religion de l'imagination, à qui elle ouvre de magnifiques perspectives ; religion du cœur, qu'elle attendrit par la manifestation d'un amour au-dessus de tout amour ; religion de la pensée, qu'elle attache à la contemplation du système le plus vaste et le mieux ordonné ; religion de la conscience, qu'elle rend à la fois plus délicate et plus tranquille ; mais par-dessus tout, religion de la grâce et de l'amour de Dieu ; car elle est nécessairement toutes ces choses à la fois : comment la vérité tout entière ne satisferait-elle pas l'homme tout entier (1) ? » — « Celui qui, du sein du nationalisme hébreu, en face de l'égoïsme romain, au fort des usurpations du *moi* individuel et politique, proclama de sa bouche, réalisa dans sa vie, consacra par sa mort le principe de la fraternité humaine, de la fraternité en Dieu, celui-là, pour jamais a clos la carrière des découvertes et des conquêtes dans le monde moral. Tout ce qui se fera dans l'intérêt de l'humanité découlera du principe vivant qu'il a posé ; tout ce qu'on voudra faire pour l'hu-

(1) *Discours*, p. 11.

manité hors de ce principe, hors de l'inspiration chrétienne, ou restera à l'état de simple pensée, ou verra s'effacer, dès les premiers pas, son caractère emprunté. Le cosmopolitisme est né avec le Christianisme. De même que Christ a porté toute l'humanité dans son cœur, chaque chrétien porte dans le sien « ce noble fardeau du genre humain, » comme s'exprime Bossuet. Il ne faut pas que ceux qui ont inventé ce grand mot d'*humanitarisme* s'imaginent avoir inventé la charité; et parce qu'ils ont formulé à leur manière l'avenir de l'humanité, ils ne doivent pas se flatter d'avoir donné à cette notion d'humanité, dans la conscience humaine, une réalité qu'avant eux elle n'avait pas. L'important est de *bien aimer*; ce bon amour, la charité, est, de sa nature, expansif et universel. En me faisant aimer mon voisin, Christ me fait aimer tous les hommes; et s'il est vrai de dire : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourrait-il aimer l'humanité qu'il ne voit point ? » il ne l'est pas moins de dire : « Celui qui aime son frère qu'il voit, comment n'aimerait-il pas l'humanité qu'il ne voit point ? » Le Christianisme va du simple au composé, de l'individu aux masses : la marche inverse n'est pas admissible..... Cela n'empêchera pas le Christianisme de s'associer à toutes les idées, à toutes les œuvres qui embrasseront de vastes intérêts ou ceux de tout le genre humain (1). » — « L'éternité et la

(1) *Littérature au XIX^e siècle*, II, p. 151.

vérité sont inséparables, ainsi que l'erreur et la caducité. Tout ce qui est vrai est éternel, tout ce qui n'est pas éternel n'a de l'être que l'apparence et le nom. Dieu a fait tout ce qui paraît de ce qui ne paraissait point (1). » — « Saluons avec admiration cette religion qui concilie tous les contrastes, religion de justice et de grâce, de crainte et d'amour, d'obéissance et de liberté, d'activité et de repos, de foi et de raison ; car si l'erreur a tout scindé, tout divisé dans l'homme, si elle a fait de son âme une vaste scène de contradictions, la vérité doit tout ramener à l'unité (2). »

Le Christianisme est jeune comme au premier jour ; et, dans son immortelle espérance, toujours prêt à recommencer. Au milieu de tant de choses épuisées, il est la seule chose nouvelle, jeune, inépuisable. Son but définitif, c'est de conduire à l'unité par la liberté : c'est aussi sa devise. Mais à quelle condition accomplira-t-il son œuvre ? En restant toujours *extraordinaire* (3). Vinet trouve le Christianisme moderne trop *bourgeois* (4). On aurait raison de faire ce reproche aux chrétiens. Mais le Christianisme a raison d'être bourgeois ; il n'y a de tragique que les peines éternelles, l'expiation par le sang et autres dogmes aussi peu évangéliques que compatibles avec les droits acquis de

(1) *Etudes évangéliques*, p. 273.

(2) *Discours*, p. 14.

(3) *Nouveaux discours*, p. 198.

(4) *Semeur*, IX, 379.

la science et de la conscience modernes. A notre humble avis, le Christianisme n'accomplira son œuvre sublime, n'établira la sainteté, la liberté et l'unité, qu'en se débarrassant de plus en plus de toute cette métaphysique transcendante dans laquelle se plaisent encore une philosophie stérile et une dogmatique aussi inutile que peu scientifique.

CONCLUSION

Le but de notre travail était, avant tout, de donner un aperçu systématique de l'apologétique de Vinet. Nous avons fait tous nos efforts pour ne pas rester trop au-dessous de notre tâche. Y avons-nous réussi ? C'est ce qu'un jugement impartial d'hommes compétents nous apprendra.

En commençant ce travail, nous disions qu'il y avait eu chez Vinet un développement de son point de vue théologique. Dans une première partie, nous avons essayé de montrer ce développement et de le caractériser. Après avoir fixé, autant que cela pouvait se faire, la tendance générale des derniers écrits de Vinet, nous avons abordé l'apologétique proprement dite. Nous avons vu que Vinet prend son point de départ dans la conscience religieuse, dont il étudie les besoins pour montrer ensuite que le Christianisme seul peut les satisfaire. Les besoins de lumière, de pardon, de sainteté, de liberté, de bonheur et d'unité trouvent dans la religion de Jésus un aliment inépuisable.

Dans l'introduction, nous reprochions à MM. Cramer et Chavannes d'avoir séparé arbitrairement la morale

et l'apologétique. L'ensemble de notre travail légitime ce reproche, car il montre combien étroitement dogmatique, morale et apologétique se tiennent chez Vinet. Dans sa démonstration de la vérité de l'Évangile, il s'appuie autant sur son contenu que sur sa puissance morale; et en montrant que cette dernière naît de l'harmonie du contenu avec les aspirations de l'âme humaine, il prouve que ces deux éléments ne peuvent être considérés séparément.

Cela dit, il nous reste à montrer quelle place occupe l'apologétique de Vinet dans l'histoire, quelle a été son influence et quelle est sa valeur propre.

L'apologétique de Vinet appartient à cette apologétique philosophique qui est très cultivée dans notre siècle, et qui compte tant d'illustres représentants. Dans cette tendance générale, Vinet est le précurseur de cette tendance plus spéciale qu'on appelle la tendance éthique, laquelle prend son point de départ dans les besoins moraux de la conscience. Jusqu'à un certain point Vinet avait eu lui-même comme précurseurs Pascal, Rousseau et Kant.

L'influence de Vinet a été considérable. Il est le chef du parti qu'on appelle l'Évangélisme. Au début, l'Évangélisme fut une réaction contre les défauts et les travers du Réveil (1). Il protestait contre son dogmatisme, son antinomianisme et ses tendances à l'ascé-

(1) Chavannes, p. 187.

tisme. Il réhabilitait la nature humaine et ses aptitudes naturelles, au lieu de les mutiler.

De nombreuses églises libres furent fondées en divers pays, qui, toutes, se rattachaient plus ou moins à la pensée de Vinet. Lorsque s'engagea la lutte avec le parti libéral, ces églises, qui n'étaient encore qu'une tendance, devinrent un parti, lequel sentit le besoin de préciser davantage la dogmatique de Vinet, mais dans la direction de l'orthodoxie. Ce parti prit ainsi une position intermédiaire entre l'extrême orthodoxie représentée par MM. Malan, Gaussen et leurs partisans, et la tendance moderne, avec MM. Schérer et Colani pour chefs. Aujourd'hui encore, le parti évangélique garde cette position intermédiaire, et continue à réclamer Vinet pour maître, en le présentant comme beaucoup plus orthodoxe qu'il ne l'était en réalité. Je doute fort, en effet, qu'il eût consenti à signer le sermon de M. de Pressensé sur l'expiation.

Il n'y a pas que ceux qui se rattachent à l'Évangélisme qui aient subi l'influence de Vinet et se soient inspirés de son esprit. Un grand nombre d'hommes éminents qui sont venus se ranger sous le drapeau du libéralisme, ont puisé dans les écrits du grand penseur vaudois cette piété profonde, cet amour de la liberté, cette soif de sainteté et d'idéal, ce culte de la sublimité du Christianisme qui leur ont inspiré tant de pages éloquentes.

Si nous considérons maintenant l'apologétique de

Vinet en elle-même, voici quelles sont nos remarques. Son point de départ est la conscience; mais ce que Vinet entend par ce mot est beaucoup trop restreint pour servir de base solide à une bonne apologétique. Il ne désigne sous le nom de besoins de conscience que les besoins moraux et religieux. Or, il y a autre chose dans l'homme; il y a d'autres besoins que Vinet n'a pas mis en lumière et dont la vraie religion doit cependant tenir compte, car ils sont tout aussi légitimes et divins que ceux dont parle Vinet : tels sont les besoins de vérité, les besoins esthétiques et les besoins sociologiques. La conscience moderne, qui est comme le *substratum* de toutes nos facultés et de tous les besoins nés des progrès de la civilisation, ne peut être scindée. Elle doit être prise dans son ensemble, et une religion vraie doit saisir tout ce qu'elle contient pour le conduire à la perfection par un développement complet et harmonique. Partant de là, une bonne apologétique s'efforcera de chercher dans la conscience de Jésus quel est le but qu'il a voulu réaliser. Elle montrera que ce but n'est pas autre chose que le développement complet et harmonique, non seulement de l'individu, mais aussi de la société considérée comme une réalité objective. Vinet ne s'est acquitté que de la première partie de cette grande tâche, et encore d'une façon bien imparfaite. En tout ce qui concerne les besoins de pardon, de sainteté et de liberté individuelle, aucun apologiste, sans doute, n'a été plus complet que

lui; mais il a méconnu à peu près complètement les besoins de vérité. Or la raison a ses droits acquis aussi bien que la conscience morale. Les progrès de la science ont créé à la raison un rôle que nul théologien ne doit méconnaître, sous peine d'éloigner du Christianisme les intelligences cultivées et les classes lettrées. C'est ce que Vinet n'a pas compris, puisqu'il maintient encore nombre de dogmes que la conscience moderne ne peut accepter. Vinet n'avait pas l'esprit spéculatif et scientifique.

En second lieu, si Vinet a des besoins esthétiques comme littérateur, il ne les a pas comme penseur. Nulle part il ne nous parle de beau dans les Ecritures ni de l'influence du Christianisme sur l'art.

Dans les questions sociales, Vinet est un individualiste à outrance. Il ne veut à aucun prix de l'union de l'Eglise et de l'Etat. Il oublie que dans les pays où règne la démocratie, l'Etat tend à se confondre de plus en plus avec la nation. Or l'Eglise ne peut être indépendante de la nation; elle ne peut donc pas non plus l'être d'un gouvernement démocratique. En résumé, Vinet sacrifie beaucoup trop la société à l'individu.

Nous avons encore à parler d'un défaut beaucoup plus grave. Ce défaut, c'est l'absence de sens historique. Bien que les études critiques sur les sources en fussent encore presque à leurs débuts, Vinet ne pouvait cependant les ignorer. Or il n'en tient absolument aucun compte dans son apologétique. Quoiqu'on ne

puisse pas se faire une idée bien claire de sa notion des Ecritures, on peut cependant affirmer qu'il croyait à l'inspiration surnaturelle sinon de la lettre du moins de l'esprit. Il ne semble pas avoir aperçu les divergences, pour ne pas dire les contradictions, qui existent entre les divers écrits du Nouveau Testament. Il n'a pas compris non plus ce qu'était le messianisme juif, car il admet le surnaturel dans les prophéties. Il n'a pas su davantage distinguer le Christ historique du Messie idéal qu'il portait en lui. De là vient qu'il omet dans son apologétique la preuve historique qui consiste à montrer les racines profondes que le Christianisme plonge dans les civilisations juive et païenne, les besoins nés de ces civilisations et leur satisfaction par l'enseignement et la vie de Jésus, en qui s'est réalisé, dans des conditions humaines, l'idéal rêvé et attendu. C'est là la meilleure preuve qu'on puisse donner de l'humanité du Christianisme.

Nous avons dit ailleurs combien peu Vinet connaît l'histoire des dogmes.

Tels sont les défauts généraux et les principales lacunes que nous relevons dans l'apologétique de Vinet. Mais, empressons-nous de le dire, ces défauts étaient aussi ceux de l'époque où vivait Vinet et surtout du milieu au sein duquel il s'était développé. Nous les oublierons d'autant plus volontiers que Vinet mérite, à d'autres égards, notre plus vive reconnaissance et notre plus sincère admiration.

A son contact, la foi apprend à être vivante et active; il communique ce zèle ardent pour la vérité qui se dégage de tous ses écrits et qui animait sa vie entière. Il écrivait surtout pour édifier ses lecteurs; et on peut dire qu'en cela il a complètement réussi. Rien qui élève et épure l'âme comme de vivre en communion avec cette nature droite et saine que soutenait une vie morale intense et qui, comme dit M. Schérer, a reflété d'une manière toute particulière l'auguste image du Maître.

Vu :

Le Président de la soutenance,

EDM. STAPFER.

Vu :

Le Doyen,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction et bibliographie critique du sujet . . .	5
---	---

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre unique. — Histoire du développement théologique et religieux de Vinet	15
--	----

SECONDE PARTIE

ESSAI DE SYSTÉMATISATION DE L'APOLOGÉTIQUE DE VINET

Introduction. — Nécessité de l'apologétique : des diverses apologétiques ; caractère et méthode de l'apologétique de Vinet	37
Chapitre I ^{er} . — L'homme	58
I. — La conscience	58
II. — Le péché : besoins de la conscience religieuse	63
Chapitre II. — L'Évangile	69
I. — La conscience et l'Évangile	69
II. — Nécessité de l'incarnation	70
Chapitre III. — Rédemption et réconciliation, ou satisfaction du besoin de pardon	78
Chapitre IV. — Influence morale du Christianisme ; sainteté et bonheur.	89
Chapitre V. — Individualité et liberté ; questions ecclésiastiques	101
Chapitre VI. — Humanité du christianisme : son universalité ; son éternelle jeunesse ; son caractère définitif	111
Conclusion	123



